This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

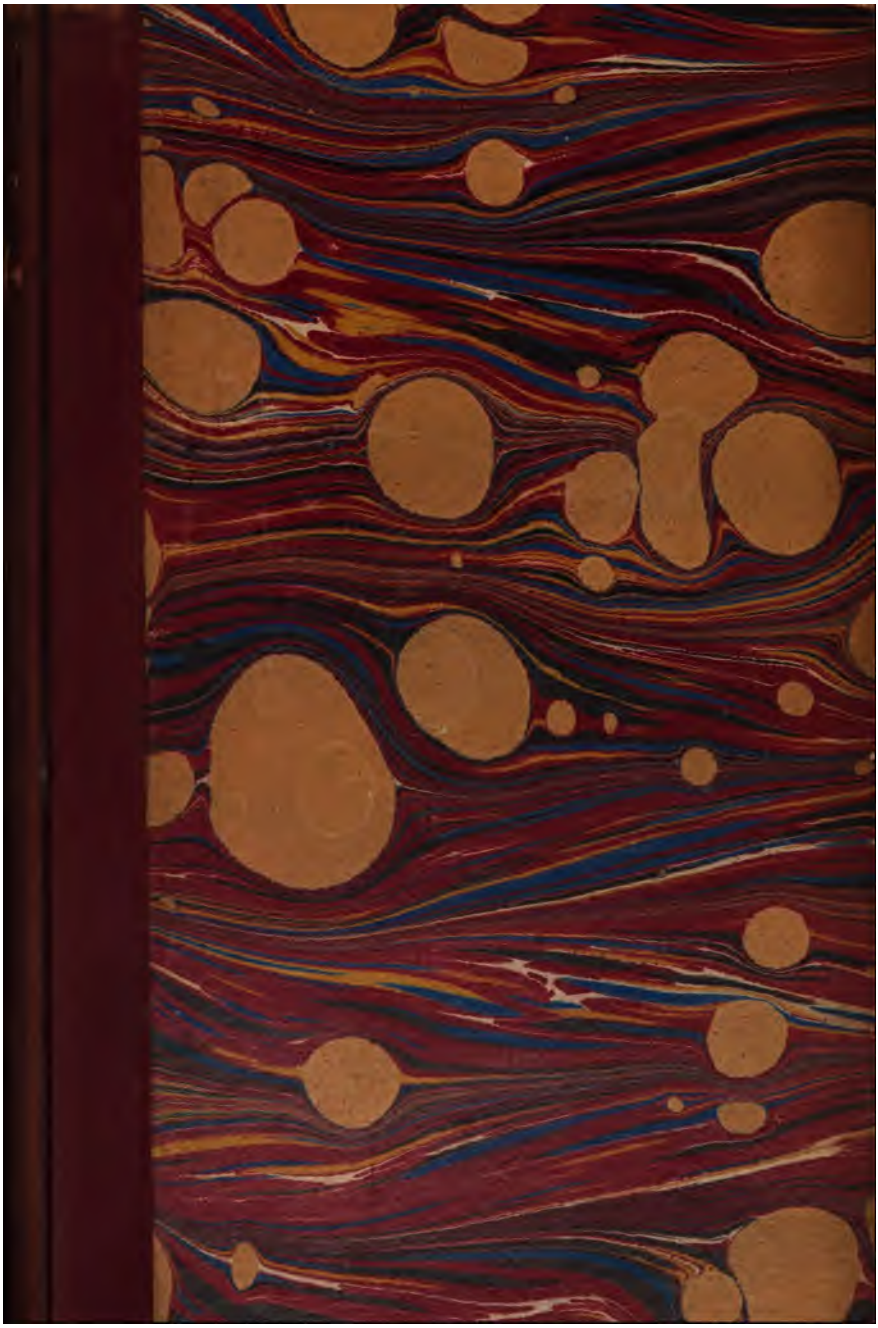
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

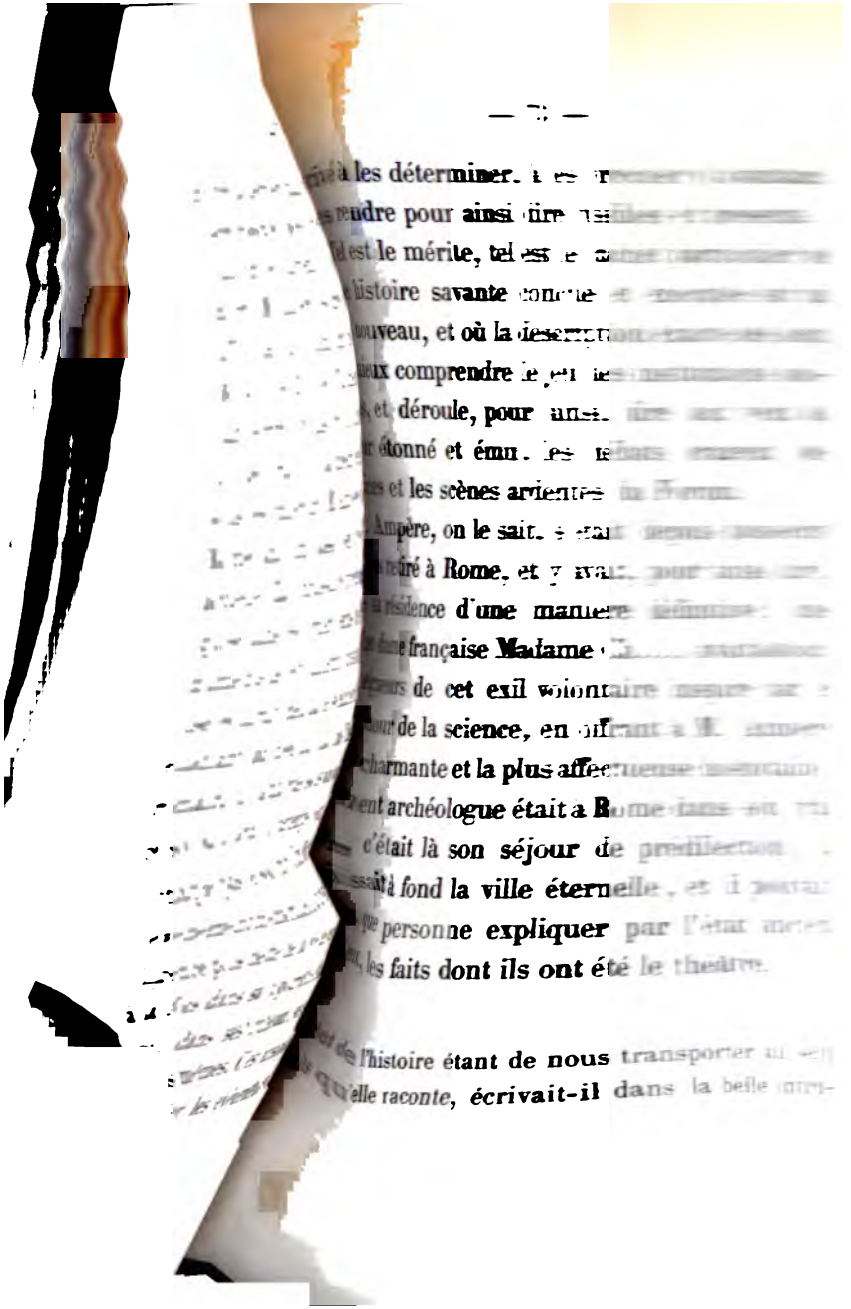
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

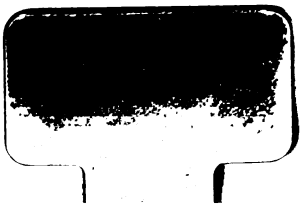
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





600017690T



M. J.-J. AMPÈRE.

M. J.-J. AMPÈRE.

ÉTUDE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR F. TAMISIER,

PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE MARSEILLE.

MARSEILLE.

TYP. ET LITH. BARLATIER-FEISSAT ET DEMONCHY,
RUE VENTURE, 19.

1864.

210. 7. 19

BIBLIOTHECA

A L'ATHÉNÉE DE MARSEILLE,

ET PRINCIPALEMENT A SES MEMBRES-FONDATEURS,

A CEUX QUI, EN 1829 ET EN 1830, SUIVIRENT LES LEÇONS

ET GOUTÈRENT LES ENTRETIENS

D'AMPÈRE, DE BÉRARD, DE CAUVIÈRE

ET DE MOQUIN-TANDON.

HOMMAGE RESPECTUEUX.

F. TAMISIER,

Bibliothécaire de l'Athénée.

L'étude que nous offrons au public n'est guère qu'une page de la vie littéraire de M. Ampère. Nous avons pensé que cette page ne serait pas sans intérêt, puisqu'elle se rapporte à la fois au début d'un homme de lettres distingué, et à l'histoire de l'Athénée fondé à Marseille en 1829. En essayant de la mettre en lumière, nous réveillerons peut-être chez quelques vieux Marseillais les doux souvenirs de leur studieuse jeunesse ; et nous aiderons peut être aussi, dans la faible mesure de nos moyens, à construire la biographie de l'homme rare que les lettres françaises viennent de perdre.

« La critique a été souvent un peu casanière; « j'ai voulu lui faire voir le monde; j'ai pensé « qu'il pouvait lui être bon de se mettre en « campagne pour aller chercher les découvertes « et les aventures, de passer la mer, de gravir « les montagnes, de monter à cheval, de vivre « au soleil, de voir, de sentir la vie au lieu de « s'enfoncer dans l'ombre, d'allumer sa lampe « et de pâlir sur des textes poudreux. J'ai cru « qu'elle pourrait s'instruire au spectacle des « mœurs, au récit des légendes, à la physionomie « des races, à l'accent des langues, et raviver « l'intelligence de ce qui fut par le sentiment « de ce qui est encore. »

AMPÈRE.

La Grèce, Rome et Dante.

« Ni l'enseignement, ni la Société, ni les livres « ne suffisaient à épuiser la richesse et l'activité « variée de son esprit. Dès sa jeunesse et jusqu'à « ses dernières années, avec autant d'énergie que « de souplesse, M. Ampère a uni la vie errante « à la vie studieuse, promenant son insatiable « curiosité de Norvége en Egypte, d'Europe en « Amérique, avide de tout observer, de tout « étudier, les hommes comme les monuments, « les Sociétés anciennes comme les nouvelles, « les institutions comme les langues, rapportant « de ses voyages et de ses études autant d'idées « que de faits et les communiquant, les répan- « dant dans le monde lettré par ses conversa- « tions comme par ses écrits avec un charme « inexprimable. »

GUIZOT.

« Les dons les plus élevés et les plus brillants « de l'esprit se combinaient chez M. Ampère « avec les plus nobles, les plus tendres et les « plus poétiques impulsions du cœur; ils se « combinaient également en lui avec la candide « inexpérience d'un enfant dans les affaires « communes de la vie, avec le désintéressement « le plus absolu, avec un dédain de l'argent « qu'on peut dire inouï, et enfin avec l'enthou- « siasme le plus ardent pour les institutions « libres et les vertus publiques. »

LOUIS DE LOMÉNIE.

I

J. J. Ampère. Regrets qu'a excités sa mort imprévue. Distinction de son esprit, aménité de son caractère. Variété de ses aptitudes. Ses premières études, ses succès de collége, il est de bonne heure présenté par Ballanche à Châteaubriand. Style et couleur de ses premiers écrits. Citation de quelques morceaux empruntés à ses *Esquisses du Nord :* Une Nuit sur le Cattégat, l'Adieu à l'Océan du Nord, les Paysans norvégiens, l'Islande.

La mort vient de nous ravir coup sur coup deux de nos gloires littéraires les plus pures. Après Alfred de Vigny, le chantre touchant d'*Eloa*, le poète qui puisa ses plus fraîches inspirations à la source des traditions bibliques, l'écrivain dont la vie et les œuvres nous ont fait voir :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Voici maintenant J.-J. Ampère, esprit d'élite, âme élevée, cœur sympathique et profondément honnête, l'ami de Châteaubriand, de Ballanche et de Madame Récamier, l'un des derniers survivants

de cette société choisie de l'*Abbaye-aux-bois*, aujourd'hui disparue, qui est frappé mortellement par un mal subit à Pau (1), alors que l'atmosphère vivifiante des Pyrénées semblait l'avoir rendu définitivement à la santé, et qu'il allait retrouver à Paris ce groupe privilégié d'amis anciens dans le cœur desquels sa mort laisse un vide irréparable. Critique, philologue, historien, archéologue, artiste par le tour d'esprit et le sentiment vif des beautés de l'art et de la nature, poète même à ses heures, et dans les rares instants de loisir que lui laissaient ses travaux d'érudition et ses recherches de philologie et d'histoire, J.-J. Ampère avait su conquérir une place à part dans la haute littérature de notre temps. Tant de mérites divers l'avaient fait admettre de bonne heure à l'Institut. Il était depuis 1842 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; et depuis 1847 membre de l'Académie Française. « Il manquera beaucoup et longtemps à l'une et à l'autre compagnie, qui attachaient tant de prix à le posséder, a dit M. Patin, son confrère à l'Académie Française (2); une place où il ne sera point remplacé, ajoute le savant et ingénieux auteur des

Études sur les tragiques grecs, qui avait beaucoup connu et pratiqué M. Ampère, c'est celle que lui avaient faite dans le cœur de ses amis, son caractère aimable autant qu'honorable, la facilité et le charme de son commerce, le rare attrait de son entretien à la fois si solide et si plein d'agrément. »

Après avoir fait à Paris, au Lycée Henri IV, et plus tard au collége Bourbon, dont il suivit les cours comme externe libre, des études aussi soignées que brillantes, car il cueillit plus d'une palme universitaire, et remporta en 1817 le premier prix de philosophie (3) au concours général des colléges de Paris, le jeune Jean Jacques, qui avait hérité de son père une grande curiosité intellectuelle, chercha à la satisfaire doublement par l'étude et par les voyages.

Ampère, on peut le dire, a voyagé toute sa vie. Il voyageait encore par l'esprit, en remontant aux origines des langues et des littératures, quand il ne prenait point le bâton du touriste, pour aller sous la cahute du Lapon, étudier la langue et les mœurs de la race finnoise, ou contempler, dans un autre hémisphère, les grands spectacles d'une

nature primitive et les aspects nouveaux d'une civilisation à demi barbare.

Présenté de bonne heure par Ballanche, l'ami et le compatriote de son père, sur lequel il a écrit des pages touchantes, à Châteaubriaud, dont il resta toujours l'ami fidèle, et dont il devait plus tard, au nom de l'Académie Française, prononcer l'éloge funèbre, quand furent transférés en Bretagne les restes de l'immortel écrivain, Ampère se montra toujours le sincère admirateur du chantre de *René*. Devenu le familier de l'homme qu'il se plaisait à proclamer le plus grand écrivain du XIX^me^ siècle, il a parfois dans ses écrits surpris le secret du style, et reproduit le tour hardi, la couleur pittoresque de ce maître de l'école moderne. Il y a ça et là dans ses récits telle page qui porte cette empreinte; citons au hasard : *Une nuit sur le Cattegat*, et *l'Adieu à l'Océan du Nord*.

A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Cattegat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec fureur.

La nuit vint orageuse; tous les passagers étaient malades et gisants ça et là. Pour moi je n'oublierai jamais

cette nuit du Cattegat que je passai tout entière sur le pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voile, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon était sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer, et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géants à reculer. C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science : de nos jours, la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter.....

Avant de quitter Drontheim, je voulus dire adieu à l'océan du Nord. J'allai m'asseoir au bord de la mer, à quelque distance de la ville, et là je me pénétrai profondément de tout ce qu'il y a de sinistre dans cette redou-

table et lugubre nature. Les montagnes étaient enveloppées d'une brume épaisse qui semblait réunir le ciel et la mer, et à travers laquelle un jour faux tombait obliquement sur les vagues. Ces vagues livides venaient incessamment se briser contre des écueils noirs et jaunes, balançaient quelque temps leur écume, puis se précipitaient encore et en formaient de nouvelles. La mer était presque déserte ; seulement un vaisseau rasait rapidement la côte à travers la pluie. Le soir vint ; le mouvement des vagues se confondait avec le reflux ; le crépuscule succédait insensiblement à un pâle et long coucher du soleil. Alors, au battement des flots, au sifflement des vents du Nord, aux clartés du crépuscule, dans une sorte d'étourdissement poétique, je parvins à oublier le Drontheim d'aujourd'hui avec ses négociants, ses boutiques, ses trivialités. Je me transportai pour un instant dans le temps des *rois de la mer*, des Scaldes, des héros et des dieux de l'Edda. Cet instant fut court, comme on peut croire ; je retombai bientôt sur moi-même ; je sentis que je n'étais ni un héros, ni même un Scalde, et je regagnai mon auberge.

Assurément, voilà de la prose descriptive comme on n'en trouve que dans les narrations de nos meilleurs écrivains de voyages.

Veut-on maintenant connaître les mœurs de la Norvége ? Qu'on lise ce morceau où le portrait du

paysan scandinave est tracé en pied et d'après nature. Le récit est d'une simplicité, d'une franchise qui répond bien à la rudesse de ces mœurs primitives. Il y a dans cette page une heureuse empreinte de cette couleur locale dont on a tant abusé depuis. On dirait un croquis de l'école Flamande ou bien une de ces naïves peintures où excelle le grand chroniqueur Ecossais, l'inimitable Walter-Scott.

Nous étions arrivés au cœur de la Norvége; nous allions franchir le Dovrefield, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norvégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvements et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une première question.

C'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire l'opération nécessaire pour comprendre. Mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien et répondent

avec une droiture et une fermeté de sens qui étonne. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant, mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se reposer et de se restaurer, ne saurait se défendre de quelque humeur, en voyant ces géants immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardent fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme, à qui il a fallu tant de temps pour se convaincre que vous étiez là devant ses yeux, et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela sera bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser, il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois, ayez patience, tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution vraiment républicaine sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native. Ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'égard de la Suède. L'un d'eux nous disait : « Les Norvégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois ; ils ont le même roi, et voilà tout. » Sur toute la route de Christiania à Drontheim, nous rencontrions les paysans occupés du storthing qui venait de finir ; des vieillards en guenilles sortaient de leurs cabanes pour venir s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

Encore une dernière citation qui suffira pour faire connaître la manière neuve, hardie, originale de M. Ampère, c'est une description de l'Islande, c'est de la géographie comme en savent faire les voyageurs qui sont en même temps des artistes, ou les savants qui, alliant l'inspiration à la science, savent donner à cette dernière un tour véritablement poétique. Voici ce morceau que n'eût point désavoué Châteaubriand, nous l'empruntons à un discours prononcé à la Sorbonne sur l'ancienne littérature scandinave qui, on le sait, a eu son principal foyer en Islande.

Sous le cercle polaire, entre l'extrémité septentrionale de l'Europe et la côte orientale de l'Amérique, aux con-

fins du monde vivant, est situé l'un des plus singuliers pays que les hommes aient jamais habités : c'est l'Islande. Imaginez une grande île formée presque tout entière de produits volcaniques, sillonnée de laves, couverte de cratères et de glaciers. Tout, dans ce pays boréal, avertit qu'on marche sur un gouffre ardent; on vient de franchir une nappe de neige, et le pied enfonce dans le soufre liquide; ici, s'élancent à cent pieds des jets intermittents d'eau bouillante de deux toises d'épaisseur; là, des colonnes d'une vapeur chaude sortent du sein de la terre, et forment des réservoirs d'air tiède au sein d'une atmosphère glacée. L'Islande est un volcan à plusieurs bouches. Sans doute, elle est sortie un jour de la mer qui l'environne; la cause qui l'a soulevée continue à la travailler en tous sens, et maintenant il semble qu'au milieu de ses glaces, dans sa lointaine solitude, elle achève lentement de se dévorer elle-même.

Rien de plus triste, de plus désolé, comme on peut croire, que l'intérieur d'un tel pays. Les côtes seules sont habitées, le centre n'est qu'un désert de laves, où l'on ne rencontre ni arbre, ni un être vivant. Pendant quelques mois seulement, l'Islande peut communiquer avec le reste du monde. Durant ses longs hivers, elle est isolée par les tempêtes, et cernée en partie par les glaces que les courants accumulent sur ses bords. On voit arriver les ours blancs, embarqués sur ces glaces qui s'avancent avec une incroyable vitesse, et si alors il survient une tempête qui soulève et agite ces masses flottantes,

elles se choquent et se brisent avec d'épouvantables craquements. Eclairez une pareille scène des feux sanglants d'une aurore boréale, mêlée à la lueur des volcans, et reflétée par la neige ; qu'à ces tourmentes de l'océan du Nord répondent les commotions des tempêtes souterraines qui soulèvent en vagues un sol de laves à demi refroidi, et vous aurez une idée de ce que peut présenter de plus terrible et de plus grand la nature septentrionale : telle est l'Islande, et l'amour de la patrie est si plein d'illusions chez tous les hommes, qu'un proverbe national dit : « L'Islande est le plus beau pays que le soleil éclaire. »

II

J.-J. Ampère montre peu de goût pour les études scientifiques qui ont fait la réputation de son père. Ses préférences sont pour la poésie et l'histoire littéraire. Il devient le disciple et l'auditeur de MM. Fauriel, Villemain et Cousin. Esprit de la génération sous la Restauration, le libéralisme en politique, le romantisme en littérature. M. Ampère collaborateur de la *Revue Française*, fondée par M. Guizot, et du *Globe philosophique*, fondé par M. Dubois. Il s'adonne aussi aux excursions studieuses, et il étudie surtout les littératures du Nord. Fondation d'un Athénée à Marseille vers 1829. Extrait d'une lettre de M. Sainte-Beuve. Lettre de M. Mignet qui propose M. Ampère fils pour la chaire de littérature de l'Athénée, M. Ampère, alors à Hyères avec son père, accepte la chaire qui lui est offerte à l'Athénée de Marseille.

J.-J. Ampère, on le sait, était le fils de l'illustre mathématicien de ce nom. Le savant professeur d'analyse à l'Ecole Polytechnique eût vivement désiré que son fils passât par cette école célèbre, et suivît la carrière scientifique. Sans prétendre lui imposer ses préférences pour les sciences abstraites, il ne le vit pas sans regret prendre une route différente de la sienne ; mais des goûts et des aptitudes littéraires fortement prononcés éloi-

gnèrent de bonne heure le fils du sentier où son père eut voulut le voir s'engager. Ampère fils était avant tout un curieux des choses de l'esprit, un amant de la poésie et des arts, et la sécheresse des mathématiques n'allait guère à son tendre et expansif génie. Il aima donc mieux s'adonner aux excursions studieuses, ou vivre à Paris, au milieu des livres, dans le commerce de ces esprits d'élite qui prirent une si grande part au mouvement intellectuel de la Restauration. Avec Raynouard, Fauriel, Villemain, Ampère apprit à traiter les hautes questions de littérature et de philologie; avec Guizot, Cousin, Augustin Thierry, Jouffroy, il se rendit familières la philosophie et l'histoire. Auditeur assidu des cours publics de la Sorbonne et du Collége de France, au retour de ses voyages, il faisait à Paris son stage de professeur de littérature; et, à l'école des maîtres, il apprenait à devenir maître à son tour. La société française offrait alors un spectacle d'un grand intérêt; la rénovation était partout: dans l'art, dans la poésie, dans l'histoire, dans la politique, dans la philosophie, dans la littérature; c'était le beau temps des romantiques et des libéraux. Ampère

s'enrôla de bonne heure sous cette bannière de la génération nouvelle où marchaient à côté de lui Charles Magnin, Michelet, Jules Bastide, Littré Sautelet, Sainte-Beuve, Georges Farcy, Philarète Chasles, Edouard Alletz, Stapfer, Eugène Burnouf, Saint-Marc Girardin, Etienne Béquet, Ch. Paravey et tous les jeunes gens qui, après s'être distingués dans les concours des colléges, publiaient dans les revues ou les journaux de Paris des écrits remarquables et remportaient les palmes académiques. Quand le *Globe philosophique* se fonda en 1824, M. Ampère ne tarda pas à y entrer à la suite de Dubois, de Pierre Leroux, de Jouffroy, de Damiron, de Charles de Rémusat. Il entrait également à la *Revue française*, que M. Guizot avait fondée pour combattre le gouvernement. Mais M. Ampère n'y fit point de la politique, ses goûts l'entraînaient ailleurs, vers les voyages, les recherches curieuses, les pérégrinations artistiques et savantes ; il aimait surtout à étudier les origines des littératures, et il s'éprit de bonne heure d'une vive passion pour la poésie du Nord. Les poèmes de la Scandinavie, les *Eddas*, les *Sagas*, les *Niebelungs*, les chants des *Scaldes*

et les traditions mythologiques des anciens peuples germaniques, tel fut le champ nouveau qu'il parcourut dans la première ardeur de ses excursions littéraires. C'est Ampère qui, le premier en France, nous a initiés à la connaissance de la littérature du Nord. X. Marmier, ce charmant esprit, cet aimable touriste, n'est venu qu'après lui, et n'a fait que marcher sur ses traces glorieuses.

Il y aurait, je crois, de l'ingratitude à ne point rappeler que ce fut à Marseille, dans une salle de l'Athénée, en 1830, que J.-J. Ampère, alors à peine âgé de 30 ans, révéla à notre jeunesse studieuse l'existence des poèmes de l'*Edda* et des *Niebelungs*. C'est véritablement à cette époque et dans ce lieu qu'il faut placer le début littéraire du jeune Ampère qui, on l'a vu, se préparait depuis dix ans par les voyages et l'étude à la haute destinée qui l'attendait à Paris.

En effet, l'humble poste de professeur de littérature à l'Athénée de Marseille devait être pour Ampère le marchepied d'une chaire plus haute qu'il occupa bientôt, d'abord à la Sorbonne, où il fut fort bien accueilli comme suppléant de Fauriel

et de M. Villemain, et, plus tard, au Collége de France, où il succéda au spirituel Andrieux.

Qu'il nous soit permis de consigner ici quelques détails puisés à une source authentique sur ce début intéressant de l'homme distingué dont les lettres déplorent la perte.

Quand un petit groupe d'hommes d'élite tels que le docteur Cauvière, Alexis Rostand, Elisée Reynard, Thomas, Vaïsse, Nègre, Drogoul père, conçurent l'heureuse pensée de fonder à Marseille un Athénée, c'est-à-dire une sorte de faculté des sciences assez semblable à celle que le gouvernement, d'accord avec l'édilité marseillaise, a fondée dans nos murs vingt-cinq ans plus tard, on dut songer avant tout à se procurer un bon professeur de littérature. On avait bien sous la main Joseph Méry, sur l'esprit duquel on comptait, et qui pouvait par ses improvisations jeter quelque éclat sur les débuts de la jeune société, mais Méry qui, le jour de l'installation de l'Athénée dans la salle de la rue Thubaneau, avait terminé de fort belles strophes (4) par ces vers significatifs :

Restons dans la cité que tant d'azur couronne;
Pourquoi changer quand on est bien ?

Méry, dis-je, esprit brillant et mobile, ne tint pas sa parole de poète, et les prières de ses amis ne purent le retenir à Marseille. Il repartit bientôt pour Paris où l'appelaient ses goûts nomades et ses instincts d'indépendance littéraire. Il fallut donc se résoudre à chercher ailleurs un professeur de littérature. On comptait principalement sur l'attrait de ces leçons. Ce cours était celui qui devait offrir le plus d'agrément, attirer le plus d'auditeurs et donner, s'il était fait avec soin, le plus d'éclat à l'établissement nouveau. M. Dunoyer, professeur de philosophie au Collége de Marseille, ancien élève de l'Ecole Normale, écrivit à son maître et ami M. Dubois, alors rédacteur en chef du *Globe*, pour le prier instamment de vouloir bien chercher parmi ses nombreuses connaissances de Paris un professeur de littérature à la fois instruit et d'une élocution facile. M. Jules Julliany, que ses affaires commerciales appelaient en ce moment à Paris, fut chargé par l'administration de l'Athénée de conférer à ce sujet avec M. Dubois. Le rédacteur en chef du *Globe* proposa successivement M. Thuriot, puis M. Sainte-Beuve, tous deux déclinèrent les

offres de l'Athénée, et M. Sainte-Beuve motiva son refus dans une lettre adroite et polie dont nous citerons le passage suivant :

« Dans un moment d'incertitude politique qui va atteindre jusqu'aux moindres existences, lorsque le sort de l'Athénée de Marseille, autorisé par M. de Martignac, peut être remis en question par M. de la Bourdonnaye, lorsque moi-même j'ai désir et besoin de voir, de regarder, de mettre aussi mon grain de sable dans le bon côté de la balance, je ne me sens pas de force à quitter Paris pour faire de la paisible littérature. »

Quelques jours après la réception de la lettre de M. Sainte-Beuve, le président de l'Athénée, M. Thomas, alors député et depuis préfet des Bouches-du-Rhône, recevait de M. Mignet, le savant ami de M. Thiers, cette missive rassurante :

« J'ai enfin trouvé le seul homme qui avec ou après Villemain puisse se charger d'une si rude besogne. Cet homme voyage, il est dans votre voisinage, en sorte qu'il a fallu le déterrer, lui écrire et recevoir sa réponse qui n'est arrivée qu'hier. La personne que je propose est M. Am-

père fils, qui se trouve en ce moment à Hyères avec son père ; il est jeune, plein de connaissances, d'idées, de talent, très capable, je crois, de bien improviser, sachant toutes les langues anciennes et toutes les principales langues vivantes, le chinois y compris, et ayant principalement dirigé ses travaux sur l'histoire et la théorie des arts de l'esprit. Lorsque j'ai songé à lui, j'ai pensé que s'il consentait à faire ce cours, ce serait une bonne fortune pour l'Athénée. Je lui ait fait part de la proposition et du prix, il est disposé à accepter et il ne reste maintenant qu'à vous entendre avec lui, si vous n'êtes déjà pourvu. »

On n'était point pourvu encore, et la recommandation de M. Mignet, qui arrivait fort à propos, ne laissait, comme on voit, rien à désirer. On alla donc au devant du jeune lettré qni accepta de bonne grâce les propositions qui lui furent faites. Ses honoraires furent fixés à trois mille francs pour un cours de deux leçons par semaine, qui devait durer trois mois. Le cours devait s'ouvrir le 12 mars 1830.

III

M. Ampère prend pour sujet de ses leçons à l'Athénée l'étude de la poésie scandinave. Son discours d'ouverture. Citation. Empreinte libérale de cette première leçon. Toutefois M. Ampère s'abstient de toucher à la politique. Quels étaient alors ses goûts, ses études de prédilection? Quel était son but en venant professer à l'Athénée? Amitié de M. Fauriel pour M. Ampère. Ce que ce dernier avait vu et appris dans ses récentes excursions en Allemagne, en Danemark, en Suède et en Norvége. Amour pur et désintéressé des lettres qui a toujours distingué M. Ampère.

C'est alors qu'il fût donné aux membres-fondateurs de l'Athénée d'entendre une parole jeune encore, mais déjà pleine de gravité et de charme. C'était le fils d'un savant de génie, d'un mathématicien de premier ordre qui venait préluder à Marseille, devant une société choisie, à une carrière littéraire qu'il devait glorieusement parcourir.

Le succès de M. Ampère à Marseille eut de l'écho à Paris; il fixa sur lui l'attention publique et détermina sa vocation littéraire. Il avait choisi

pour sujet de son cours l'histoire de la poésie scandinave ; il lut d'abord ses premières leçons, mais quand il vit à côté de lui le jeune Moquin-Tandon (5) s'abandonner, dans son cours de zoologie, aux hasards de la parole improvisée, il laissa là son manuscrit et, comme son collègue, il parla d'abondance. Les journaux contemporains furent unanimes à signaler les progrès que faisait chaque jour le professeur dans sa manière d'exposer. Attentif et charmé, l'auditoire méridional entendait avec un vif plaisir raconter l'histoire de la poésie des peuples du Nord, depuis l'*Edda* jusqu'à *Shakspeare*. La *Revue de Provence*, qui se fondait alors à Marseille et où firent leurs premières armes MM. Clapier, Paul David, Augustin Fabre, Polydore Bounin, etc., etc., fit du cours de M. Ampère une analyse complète et détaillée, et se plut à constater que la parole du jeune professeur gagnait chaque jour en souplesse et que ses idées se développaient à chaque séance avec plus de force et de facilité.

La première leçon de M. Ampère nous a été conservée. Elle fut imprimée par les presses du *Sémaphore*.

En voici un passage que nous avons choisi avec soin, et qui pourra donner une idée de la vigueur et de la maturité d'esprit que portait déjà dans les questions littéraires celui qui devait être, après M. Villemain, un des maîtres les plus goûtés de la critique française.

Il s'agit dans ce morceau de l'influence du gouvernement sur la poésie. On y remarque une teinte prononcée de libéralisme, et une indépendance de pensée qui était alors une hardiesse sinon une témérité. On sent que ce morceau a été écrit sous l'impression des préoccupations politiques qui agitaient alors les jeunes esprits à la veille des graves événements de 1830. Toutefois, Ampère, esprit voué tout entier au culte pur et désintéressé des lettres, ne transforma jamais sa chaire en tribune. Gardant toujours une parfaite mesure, il sut conserver à son cours son véritable caractère, et quoique empreint d'une couleur libérale, surtout à la leçon d'ouverture, où le professeur se tenant dans les généralités n'entrait pas encore dans son sujet, ce cours resta ce qu'il devait être, un cours véritablement et exclusivement littéraire.

Voici ce morceau que nous empruntons à la leçon d'ouverture que fit M. Ampère à l'Athénée, le 12 mars 1830, devant une réunion choisie et brillante :

La question politique est la question vitale des nations. C'est leur organisation sociale qui les fait être ce qu'elles sont : Elle modifie à la longue le caractère des races, elle combat les effets de la nature et du climat, elle renouvelle les langues, elle réforme ou dénature les religions, elle corrompt ou régénère les arts. Comment pourrait-elle être sans action sur la poésie ?

L'effet de cette action est de donner à la poésie telle ou telle forme, et, sous ce rapport, il est curieux et utile de l'observer ; mais on ne doit pas aller plus loin, et il ne semble pas qu'on puisse dire qu'aucune sorte de gouvernement exclue ou produise nécessairement le développement poétique chez un peuple. La poésie a vécu sous tous les gouvernements ; elle s'est accommodée de toutes les formes sociales ; elle n'a pas manqué au despotisme et à la théocratie de l'Orient, elle a atteint sa perfection dans la Grèce républicaine, elle n'a été étrangère ni à l'Europe barbare, ni à l'Europe féodale, elle a entouré de son éclat la monarchie absolue de Louis XIV, et maintenant elle se prépare une ère nouvelle sous la monarchie constitutionnelle.

Si la poésie peut s'arranger de toutes les conditions sociales, si elle a chance de vie dans toutes, on ne saurait

dire la plupart du temps quelles sont celles qui lui sont favorables ou contraires. Les formes politiques influent sans doute sur elles, mais c'est par un concours mystérieux de circonstances qu'on ne peut ni prévoir ni amener. Ici, les gouvernements doivent reconnaître leur impuissance. Il ne leur est pas plus donné de susciter le génie poétique que de l'étouffer. Un autre maître s'en est réservé le pouvoir. Pour ceux des arts qui ont besoin d'instruments matériels, l'or des princes peut encore quelque chose; mais au poète, il ne faut qu'une lyre ou mieux qu'une plume pour s'emparer des siècles. On a trop fait honneur à des cours ou à des souverains des productions du génie contemporain; en littérature il n'y a point de siècle d'Auguste, mais le siècle d'Horace, de Virgile et d'Ovide. Les poètes eux-mêmes, entraînés par une exaltation qui était dans leur noble nature, ont fait illusion à la postérité par leur reconnaissance exagérée pour une mince faveur à laquelle ils avaient bien le droit d'être admis à la suite des courtisans. Qu'y avait-il de si admirable à Mécène de recevoir à sa table et d'inviter chez lui à la campagne les hommes les plus distingués et les plus spirituels de son temps? Ce n'est pas à sa protection que nous sommes redevables de leur génie. Ce n'est pas non plus à l'habile et cruel Octave; à moins qu'on ne lui sache gré d'avoir fait faire à Virgile sa première églogue en lui ravissant son patrimoine, ou de nous avoir valu les *Tristes* d'Ovide en l'exilant chez les Gètes. Les petits souverains d'Italie au moyen-âge

avaient aussi la prétention de protéger les poètes. L'un d'eux accorda à l'Arioste une sorte de sous-préfecture dans un pays perdu où le plus ingénieux et le plus aimable des hommes passait son temps à administrer une bourgade et à faire arrêter des voleurs. Le prince d'Este fit au Tasse l'honneur de l'admettre parmi ses gentilshommes de service ; mais bientôt, pour une cause qu'on ignore encore aujourd'hui, il l'enferma pendant six ans dans une prison de fous, d'où il ne sortit que pour aller mourir sous le chêne de S^{t}-Onuphre, en regardant le Capitole où il ne devait pas monter. Louis XIV, ce roi qui, à travers beaucoup de faiblesses, avait de la grandeur dans l'âme et le caractère, désira véritablement la prospérité des lettres, et eut assez de courage dans l'esprit pour ordonner qu'on jouât le *Tartuffe;* mais on ne peut dire qu'il a fait son siècle. Ce n'est pas de sa cour, qui se croyait alors la nation, que sortirent ceux qui devaient illustrer son règne. Ce règne dut la moitié de sa gloire à un bourgeois de Château-Thierry qui s'appelait Jean Lafontaine, à un bourgeois de la Ferté-Milon qui s'appelait Jean Racine, à un bourgeois de Paris qui s'appelait Poquelin Molière. Dira-t-on que cette cour développa leur génie? Lafontaine n'y parut jamais; elle ne profita à Molière que par le spectacle de ses travers et de ses vices qu'il devait châtier. En perfectionnant dans Racine le sentiment des nuances, l'élégance et la délicatesse du langage, elle amollit son génie et le fit souvent descendre de sa véritable hauteur.

C'est pour plaire à la cour qu'il fit Hippolyte galant et Achille quelque peu fanfaron ; c'est pour la cour qu'il composa *Bérénice*, la moins tragique de ses tragédies ; c'est pour Dieu et pour lui-même qu'il fit *Athalie*, la plus sublime de toutes. Enfin, Messieurs, vous le savez, un jour, encouragé par Madame de Maintenon, il osa présenter au roi un mémoire sur la misère du peuple ; le roi irrité de l'insolence de l'homme de lettres lui jeta un regard de disgrâce qui lui donna la mort. Voilà ce qu'a fait pour les lettres le souverain qui les a le plus honorées. Dans nos mœurs nouvelles, les gouvernements peuvent encore moins pour elle ; il ne peuvent les favoriser, comme l'industrie, que par l'indépendance. L'indépendance est une meilleure muse que la protection.

Remarquez le bien, M. Ampère, esprit délicat et qui sait les nuances, se garde bien de prononcer le mot de liberté. Il a recours à un synonyme, il dit indépendance. S'il eût risqué le mot de liberté, alors gros de tempêtes, il eût peut être compromis l'institution naissante de l'Athénée, dont l'autorisation, refusée par M. de Corbière, n'avait pu être obtenue que sous le Ministère de M. de Martignac. Ne perdons pas de vue qu'à l'époque où M. Ampère ouvrait à Marseille son cours de littérature, nous étions en plein minis-

tère Polignac et que nous avions pour préfet des Bouches-du-Rhône, M. le marquis d'Arbaud-Jouques, magistrat fort chatouilleux et pour le moins aussi royaliste que le roi.

Il fallait donc se montrer ménager de ces mots réputés alors séditieux ; mais on n'avait pas besoin de recommander à M. Ampère la modération et la réserve. La politique, il faut le dire, le préoccupait alors médiocrement, ce qui l'intéressait, surtout, c'étaient les découvertes récentes de l'histoire, les vues élevées de la philosophie nouvelle, les recherches de la critique, les résultats curieux de la science, en un mot, tout cet ensemble glorieux et fécond des conquêtes de l'esprit moderne. M. Guizot et Augustin Thierry renouvelaient alors en France le champ historique ; un jeune et brillant esprit, M. Victor Cousin, relevait le drapeau du spiritualisme, et élargissait la philosophie française en important chez nous les doctrines de Kant, de Hegel, de Schelling ; M. Villemain rajeunissait en même temps la critique littéraire, et la faisait marcher de pair avec la philosophie et l'histoire, en montrant l'influence de la littérature sur la société, de la société sur la littérature, en peignant

à grands traits les écrivains français du XVIII^e^ siècle et les orateurs anglais de la chambre des communes, en donnant aux œuvres des uns et aux discours des autres l'importance et les proportions d'un événement. Le savant Daunou posait d'une manière définitive les règles de la critique historique, Raynouard et Fauriel éclairaient d'un jour nouveau le berceau des langues et des littératures du midi, Letronne versait la lumière sur les points les plus obscurs et les plus controversés de la chronologie et de la géographie des anciens, Champollion et le jeune Abel Rémusat débarrassaient de leurs symboles la langue hiéroglyphique de l'antique Egypte, et nous révélaient le sens mystérieux des idiomes de l'Inde, de la Chine et de l'extrême Orient. Ampère était en secret le disciple de la plupart de ces maîtres d'une littérature et d'une érudition toute nouvelle. Véritable lettré, aimant les lettres pour elles-mêmes, Ampère y puisait cette pure jouissance, ces vives délices que donne à un esprit noble et élevé la contemplation du beau. Riche d'idées, de connaissances, ayant exploréen littérature un domaine longtemps ignoré, il avait hâte de faire jouir un

auditoire nouveau pour lui de richesses qui ne pouvaient manquer d'être nouvelles pour son auditoire.

En acceptant la chaire de l'Athénée de Marseille, Ampère, avait surtout pour but de s'essayer dans le haut enseignement littéraire. Il était bien sûr, avec ses belles relations, ses illustres amitiés de ne pas s'attarder longtemps en province. Un savant aimable, d'un goût rare et d'une érudition immense, pour qui il conserva toujours une sorte de vénération, M. Fauriel, lui avait marqué de bonne heure un sérieux attachement, et le suivait avec un vif intérêt dans ses études et ses travaux sur la littérature du Nord. Il pouvait se faire qu'avant peu ce professeur déjà fatigué par l'âge le désignât au ministre de l'instruction publique pour le suppléer dans sa chaire de littérature étrangère à la Sorbonne. Le cours de l'Athénée n'était donc dans la pensée du jeune savant qu'une première étape littéraire, mais il fallait que cette première étape fut, sinon glorieuse, du moins marquée par quelque succès. M. Ampère désirait ardemment réussir dans son début à l'Athénée, mais il voulait un succès de bon aloi, un succès

purement littéraire, et qui ne dût rien aux passions exaltées du moment, s'il eût plié son enseignement aux caprices de son auditoire, si sous une question littéraire il eût glissé une question politique, il eût fait décheoir de son rang la science pure, il l'eût dépouillée de son plus précieux caractère, je veux dire cette austère dignité des lettres qui n'a en vue que les lettres elles-mêmes et le but élevé qu'elles poursuivent.

Avec le sujet qu'il avait choisi, et qu'il avait à cœur de traiter à Marseille, Ampère ne pouvait faire de la littérature l'auxiliaire même d'une politique d'opposition qui aurait eu ses préférences et ses sympathies. Son esprit était alors tout entier à cette littérature du Nord, qu'il avait étudiée récemment à Drontheim, à Upsal, à Christiania, à Stokholm, à Copenhague. C'est dans la bibliothèque de cette capitale du Danemarck qu'il avait rencontré la précieuse collection de manuscrits de la vieille langue scandinave. Ces manuscrits ont presque tous été conservés en Islande, le foyer et le sanctuaire de l'ancienne poésie et de l'ancienne histoire du Nord. L'Islande appartenant aujourd'hui au Danemarck, c'est à Copenhague

qu'avaient été successivement transportés presque tous les trésors littéraires dont elle avait gardé le dépôt.

Ces trésors n'ont point été stériles, écrivait M. Ampère dès l'année 1827, quelques hommes d'un rare mérite se sont voués à leur étude, et cette étude a un intérêt tout national. Les savants de Copenhague mettent une sorte de patriotisme dans ces recherches sur l'ancienne existence de leur pays....

Je les vis, ces hommes doctes et excellents, les Nyerup, les Rask, les Rafn, je trouvai chez eux cette bienveillance et cette cordialité à laquelle les savants allemands m'avaient accoutumé; ils s'empressèrent de me guider dans mes recherches et répondirent avec complaisance, même avec plaisir, à ce qu'il me paraît, à toutes les questions de ma curiosité.

Je me rappellerai toujours les longues et douces heures passées avec M. P. E. Muller, soit à parcourir la ville, soit à errer sous ces magnifiques hêtres du *Parc* qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. M. Muller est distingué à la fois comme théologien, comme humaniste, comme antiquaire, il est, en outre, un des hommes dont la conversation est la plus spirituelle, tantôt il m'ouvrait avec une aimable facilité les trésors de son érudition scandinave, tantôt nous nous surprenions à parler de la France qu'il a habitée, du monde de Paris qu'il connaît presque aussi bien que les exploits et les mœurs des héros norvégiens du x^e^ siècle.

M. Ampère, avant de visiter le Danemark, avait parcouru l'Allemagne et la Prusse. Dès l'année 1826, il conversait à Weimar avec l'illustre Gœthe, le patriarche de la littérature allemande, dont il analysait le théâtre dans un article que Gœthe lui-même a traduit dans un de ses recueils; à Bonn, il suivait le cours du grand historien Niebuhr et prêtait une oreille attentive au pathétique récit de la mort des Graccques dont il devait trente ans plus tard, retrouver à Rome le souvenir rendu plus présent par l'aspect des lieux. Il voyait aussi les deux frères Schlegel dont l'un, William, venait de naturaliser Shakespeare en Allemagne, par une traduction excellente, Ludwig Tieck, ce chef du romantisme, cet Hugo de la poésie germanique qui était en même temps un des premiers critiques d'outre-Rhin; Chamisso, français d'origine, qui s'est fait un nom en Allemagne par ses écrits allemands, le professeur Raubach, et avec beaucoup d'autres savants, M. Hœring, qui, sous le nom populaire de Wilibald Alexis, jouissait alors en Prusse, comme romancier, d'une réputation méritée.

C'est avec MM. Hœring, Stapfer et Goldsheim,

que M. Ampère était parti de Berlin, le 7 juillet 1827, pour visiter le Danemark. Après avoir vu Copenhague et ce qu'il renferme de plus distingué, il avait pris place avec ses trois amis sur le bateau à vapeur qui était en partance pour la Norvége, la jeune caravane scientifique devait s'augmenter plus tard de M. de Cramayel, « aimable compatriote, écrit M. Ampère, qui, par sa connaissance des langues et des habitudes scandinaves, nous fut aussi précieux que par sa gaîté toute française. »

Ampère jusques-là, n'avait fait, pour ainsi dire, que mettre le pied sur le seuil de la Scandinavie, il allait maintenant s'enfoncer dans les profondeurs de cette froide région presque inconnue aux Européens. Sa joie au moment du départ tient de l'enthousiasme :

Nature sauvage et fière, s'écrie-t-il « mœurs patriarcales, hospitalité antique, lacs, cascades de deux mille pieds, glaciers au bord de la mer, poétiques souvenirs, traditions merveilleuses, Olympe du Nord, voilà ce que j'allais chercher à l'aide d'une machine à vapeur anglaise, et aussi les discussions républicaines du Storthing, les

travaux prodigieux des mines, la cahute du Lapon, les aurores boréales, Christiania, Drontheim, Stokholm et Bernadotte.»

Je m'étais toujours senti entraîné, écrit-il, ailleurs, en tête de *ses Esquisses du Nord,* vers ces pays qui nous semblent si reculés.

J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler au sein de leurs déserts ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le peu que je connaissais de leurs chants populaires, de leurs Sagas, de leur vieille mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage, je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la science et pour l'imagination et c'est ce monde que j'allais chercher.

Ce monde, Ampère l'avait trouvé, quand il vint à Marseille, en 1830, ouvrir son cours de littérature à l'Athénée, Il savait à fond la littérature danoise, il avait lu, étudié Holberg, le grand comique du Danemark, sur la vie accidentée duquel il a écrit des pages charmantes, et qui fut tour à tour caporal, maître de langue française, professeur de métaphysique; singulier chemin, dit Ampère, pour devenir le Molière de son pays.

Il avait vu de près Œlenschlœger, qui était alors le premier poète, le poète véritablement

national du Danemark, et dont le nom si barbare pour nos oreilles françaises a été peut-être un obstacle à sa popularité. Il avait appris par cœur et traduit tantôt en prose tantôt en vers les ballades naïves et les chants populaires que les paysans de la Suède font résonner aux bords de leurs grands lacs solitaires, il avait enfin exhumé cette vieille poésie scandinave qui contient les traductions payennes du pays dans la langue primitive d'où sont sortis le danois et le suédois modernes, langue qui s'est conservée dans un pays perdu, aux extrémités du monde, dans cette île formée de produits volcaniques qu'on appelle l'Islande.

Ampère savait donc beaucoup, il savait bien, et de plus, il savait du nouveau. Là est le secret de son succès qui ne dut rien à la politique.

Ampère, d'ailleurs, quoique ayant toujours été un esprit libéral, ayant, en fait de gouvernement, des convictions bien arrêtées, et aimant les libertés publiques d'un amour sincère, n'a jamais été, on peut le dire, ni voulu être un homme politique. Ses préférences ont toujours été pour l'art savant, l'histoire érudite et curieuse, l'étude des origines des langues et de la poésie. Il y avait en lui je ne

sais quel besoin d'idéal, je ne sais quel élan vers un monde supérieur qui lui fit toujours dédaigner les honneurs et la fortune. Célibataire obstiné, n'ayant jamais contracté d'hymen qu'avec l'art et la poésie, il ne vit jamais dans les biens de ce monde qu'un moyen de satisfaire ses goûts de voyage et d'étude. Ampère, et, ce n'est pas la moindre de ses gloires, est mort presque pauvre, il ne lègue aux siens d'autre héritage qu'une renommée sans tache et le souvenir d'une vie parfaitement honorable. Rare exemple, par le temps qui court, leçon haute et sévère donnée par ce noble esprit à un siècle travaillé par la soif de l'or !

IV

But politique des fondateurs de l'Athénée de Marseille. Caractère exclusivement littéraire du cours professé par M. Ampère. Analyse succincte et rapide de ce cours. Les *Eddas*, les *Niebelungen*, les *Sagas*, les chants des scaldes. — Quelle sorte d'intérêt pouvait avoir alors la littérature scandinave ?

On convient généralement que la fondation de l'Athénée (6) avait un but politique ; et que la véritable pensée de ceux qui songèrent à fonder cet établissement était d'en faire un centre de libéralisme et un foyer d'opposition. Le gouvernement de la Restauration qui refusa d'abord, par l'organe de M. de Corbière, l'autorisation de créer à Marseille un Athénée, ne s'était point mépris sur cette tendance de propagande libérale ; et il fallut que M. de Martignac, esprit large et élevé, comprenant bien les aspirations légitimes de son temps, arrivât au pouvoir, pour que l'Athénée reçut l'autorisation ministérielle vainement sollicitée et attendue depuis l'année 1823 ; mais si les Marseillais qui fondèrent cet établissement déguisaient un but

politique sous une pensée philanthropique et littéraire, Ampère, amant désintéressé du beau, n'obéissait pas précisément alors au mot d'ordre convenu; il ne venait point, sous prétexte de littérature, faire à l'Athénée de la politique avec des allusions et des sous-entendus; mais, sans préoccupation étrangère, sans arrière pensée, il s'enfermait dans son programme, et n'abaissait point les lettres jusqu'à en faire l'instrument des passions et des convoitises des partis.

Six mois plus tard, appelé à suppléer à Paris, au lendemain de la Révolution de 1830, le savant Fauriel dans la chaire de littérature étrangère de la faculté des lettres de Paris, M. Ampère se montrait fidèle aux mêmes principes, et tâchait de tirer de son sujet tout l'intérêt qu'il pouvait renfermer, s'interdisant sévèrement de lui prêter un intérêt emprunté aux passions du dehors.

Lorsque, dans sa leçon d'ouverture à l'Athénée de Marseille, devant un public composé de l'élite d'une population presque exclusivement vouée aux intérêts du commerce, il donnait de dessein prémédité la qualification de bourgeois à Lafontaine, à Racine, à Molière, c'est-à-dire aux trois plus

grands poètes d'une époque où la cour croyait composer toute la nation, Ampère, il est vrai, caressait un peu cette bourgeoisie qui, avec Louis Philippe, allait bientôt inaugurer son règne de dix-huit ans, mais ce n'était point là, à proprement parler, de la flatterie; Ampère ne faisait que rendre hommage à la vérité historique; seulement il avait l'art de la présenter sous un jour qui devait lui concilier un auditoire nouveau pour lui. Il gagnait ainsi dès l'abord la sympathie de cette jeunesse libérale qui se pressait autour de sa chaire; et qui, saisissant au vol l'épigramme la plus inoffensive ou l'allusion la moins transparente, leur réservait toujours ses plus vifs applaudissements.

On peut voir du reste, par le court fragment cité plus haut, quel était le caractère de la critique de M. Ampère. Ce n'était point une déclamation vaine et creuse, mais bien plutôt une science réelle où le professeur avançait d'un pas mesuré, à la lueur de deux flambeaux qui éclairaient sa marche. Ces deux flambeaux étaient la philosophie et l'histoire. Philosophie de la littérature, histoire de la littérature, telles étaient les deux parties de

la science littéraire comme Ampère la comprenait. Hors de là il ne voyait, disait-il, que les minuties de la critique de détail, ou l'étalage des lieux communs.

Ampère, ainsi que nous l'avons dit, consacra ses leçons de l'Athénée à l'examen de la littérature scandinave. Il analysa les *Eddas* qui, sous l'enveloppe d'un mythe symbolique, contiennent l'histoire de la formation de la société scandinave; il fit connaître *Sigurd*, l'idéal de l'héroïsme guerrier, l'Achille du Septentrion, périssant dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe, comme le fils de Pélée, immortalisé par les chants épiques du vieil Homère. Après les *Eddas*, M. Ampère analysa dans le plus grand détail le poème des Niebelungen, qui est pour ainsi dire l'histoire des siècles héroïques des peuples modernes.

« Elle a eu son *Iliade,* disait M. Ampère, un an plus tard à la Sorbonne, cette Europe barbare dont M. Augustin Thierry, avec un courage égal à son malheur et à son talent, recompose en ce moment l'histoire; et dont le plus grand écrivain de notre temps a répandu la couleur sur quelques pages immortelles des *Martyrs* et des *Etudes historiques*.»

Les *Sagas*, ces histoires naïves des peuples primitifs du nord de l'Europe, et les chants des scaldes avec leur caractère de grandeur et de tristesse qui s'explique par l'aspect grandiose et lugubre de la nature qui les a inspirés, servirent à défrayer les dernières leçons de M. Ampère. Il avait semblé piquant au jeune professeur de faire retentir pour la première fois les chants des bardes de la Scandinavie sous l'heureux ciel de la Provence, en présence des vagues bleues de notre Méditerranée.

Cette poésie scandinave apparaissait alors en littérature comme un monde nouveau dont l'heureux Colomb était M. Ampère.

On se demandera peut-être quel intérêt pouvait avoir cette littérature scandinave, alors presque ignorée en France, et dont tous les monuments sont écrits dans une langue qui ne se parle plus, si ce n'est dans une île presque inconnue à l'Europe, presque entièrement isolée du monde. Cette question, M. Ampère se l'était posée à lui-même. « Que nous font, disait-il, dans son discours d'ouverture à la Sorbonne, ces antiquités obscures, cette religion sanglante, ces langues et ces chants

barbares ? Pourquoi les tirer des brumes du nord et de la nuit du pôle. »

« Mais, répondait-il bientôt, pour justifier ses excursions lointaines et ses patientes recherches.

Si cette île pauvre et lointaine avait été, durant quatre siècles, le siége d'une république indépendante, possédant une littérature originale comme sa civilisation, si l'étude approfondie de la langue, de la mythologie, des traditions scandinaves qu'elle nous a conservées jetait un jour précieux sur les origines de la plupart de ces peuples barbares qui ont renouvelé l'Europe ; si elle rattachait le Nord à l'Orient, les temps modernes à l'antiquité ; si elle révélait les rapports essentiels des nations germaniques avec la Grèce et l'Italie d'une part, et de l'autre avec la Perse et l'Inde ; si cette religion d'Odin, qui semble, au premier coup d'œil, si bizarre et si monstrueuse, renfermait, avec un système cosmogonique assez régulier, les traces de sa propre histoire et celle des races au sein desquelles elle s'est formée ; si les poésies héroïques de l'*Edda* étaient les débris d'un grand ensemble épique, d'un grand cycle, héritage commun des nations germaniques ; si les traces de la diffusion de ce cycle se retrouvaient dans presque toute l'Europe ; et si la comparaison de ces vestiges dispersés avec le recueil scandinave, éclairait la question de la poésie primitive par des rapprochements avec la formation de l'épopée

homérique, d'autant plus frappants qu'ils sont puisés plus loin d'elle; si des monuments d'un genre particulier offraient, sous le nom de *sagas*, le plus riche développement du récit traditionnel, transition curieuse de la fable à l'histoire; si leur lecture, importante à d'autres égards, faisait mieux comprendre sous quel point de vue on doit étudier les *muses* d'Hérodote et les premiers livres de Tite Live; si une poésie lyrique où l'exaltation effrénée de la guerre et de la mort éclate à côté d'une recherche maniérée et d'une pédanterie laborieuse, fermait le cercle de cette littérature extraordinaire; si, enfin, de même qu'en remontant à ses sources, on est conduit au fond de l'Orient et au sein de l'antiquité la plus reculée, en suivant son influence sur les temps postérieurs, on la voyait se répandre sur le moyen âge, le traverser même, et, dans certaines localités, se propager jusqu'à nos jours; en un mot, si ce point trop négligé de l'histoire littéraire touchait à tant de lieux, ce moment à tant de siècles, peut-être serais-je justifié à vos yeux d'en avoir fait l'objet de longues études, le but de lointains voyages, et de le choisir pour sujet du cours que j'ouvre aujourd'hui devant vous

V

M. Ampère est appelé à Paris pour suppléer M. Fauriel dans la chaire de littérature étrangère. Adieux de M. Ampère à ses auditeurs de l'Athénée. Influence heureuse de ses leçons sur les esprits à Marseille. Habitudes et relations choisies de M. Ampère à Marseille. Un salon Marseillais. lectures poétiques. Charme piquant des entretiens de M. Ampère.

Disciple préféré du savant Fauriel, Ampère avait été son auditeur assidu à la Sorbonne, et il devait bientôt quitter l'Athénée de Marseille pour aller suppléer à Paris, dans la chaire de littérature étrangère de la faculté des lettres, celui qui avait été son guide et qui était resté son ami. C'est de ce maître célèbre par la profondeur du savoir et la sûreté de la critique, qu'il avait appris à traiter sérieusement la science, à ne chercher dans les lettres que les lettres elles-mêmes, à ne point reculer devant de pénibles études, et à ne craindre que l'esprit de système qui a la prétention vaine

de se passer de ces études; tels étaient les rigides principes littéraires (7) du docte professeur, principes qu'il appliqua dès l'abord à son enseignement de l'Athénée. Ampère se montra dès lors un lettré grave et sérieux, et ce qui ajouta encore du prix à ses leçons, ce fut indépendamment de l'étendue et de la solidité du savoir, le mérite d'une exposition élégante, et le rare attrait d'une parole aimable et vive qui sut captiver même les dames.

Le cours professé par M. Ampère à l'Athénée de Marseille, avec autant de solidité que d'éclat, ne se prolongea guère au-delà de trois mois, la bienveillante amitié de M. Fauriel l'ayant désigné pour le remplacer momentanément dans sa chaire de la Sorbonne, Ampère fit ses adieux aux Marseillais au mois de juillet 1830; il leur promit même en partant de revenir faire à Marseille l'histoire de la poésie méridionale, promesse qu'il n'a pas été en son pouvoir de réaliser. Sa sucession fut recueillie par M. Brizeux, bien digne de lui succéder, et qui devait plus tard se faire un nom dans la poésie par ses idylles bretonnes; mais la politique absorbait alors la littérature, et pour se faire

écouter à l'Athénée de Marseille, au lendemain de la Révolution de juillet, il eût fallu non pas l'accent modulé d'un poète, mais la voix forte d'un tribun.

Paris n'avait fait que nous prêter M. Ampère, nous le lui rendîmes, et depuis, Paris le garda toujours jusqu'au moment ou minée par les veilles et les voyages, sa santé le mit dans la nécessité de se faire suppléer au collége de France, par un jeune écrivain de talent, M. Louis de Loménie, auteur de *La galerie des Contemporains illustres* et d'une étude fort remarquable sur la vie et les ouvrages de Beaumarchais. M. Ampère ne fit guère à Marseille qu'une trentaine de leçons, mais ces leçons furent suivies, écoutées, applaudies; l'élite de la jeunesse Marseillaise était tenue sous le charme par cette parole instructive et grave d'un jeune homme qui ressemblait moins à un maître qu'à un compagnon d'études. Le zèle et le savoir du professeur, la nouveauté piquante du sujet qu'il avait choisi, la vive sympathie qu'on éprouvait généralement pour le fils d'un homme célèbre ayant le même âge, le même esprit, les mêmes sentiments généreux que la plupart de ses nombreux auditeurs, tous ces

motifs réunis firent le succès de ce cours dont se souviennent encore un petit nombre de membres fondateurs que la mort a respectés, et disons-le à leur louange, ce souvenir de leur studieuse jeunesse a gardé chez eux toute sa fraîcheur. Les cours de l'Athénée en 1830 furent un peu pour Marseille, toute proportion gardée, ce qu'avaient été pour la jeunesse parisienne les cours de la Sorbonne, que rappelait dernièrement M. Dufaure dans son discours de réception à l'Académie française, quand il rendait à M. Villemain cet hommage éclatant.

« Nous avons vu, Messieurs, dans notre jeunesse le cours de Laharpe repris à la Sorbonne avec tout ce que pouvait y ajouter un goût plus sûr, un souvenir toujours présent des plus exquises beautés des littératures anciennes ou étrangères, l'alliance continuelle de la littérature et de l'histoire si féconde pour l'une et pour l'autre, enfin un éclat d'improvisation que la tribune politique ne surpassait pas. »

L'Athénée de Marseille n'entendit jamais cette incomparable parole. Marseille ne pouvait prétendre à posséder cet enseignement littéraire qui,

avec l'enseignement historique et philosophique de Guizot et de Cousin, constitua ce glorieux triumvirat de la Sorbonne qui n'a jamais été égalé depuis; mais si nous n'avions pas M. Villemain, nous avions du moins son ami, son disciple, nous avions M. Ampère.

Les causeries instructives de M. Ampère à l'Athénée de Marseille eurent sur les esprits la plus heureuse influence. Elles suscitèrent de jeunes talents, elles éveillèrent chez quelques-uns et entretinrent chez quelques autres ce goût vif pour les lettres que les années n'effacent point. Pour nous, qui n'avons pu entendre cette précieuse parole, nous avons du moins consulté avec soin ceux qui doivent au privilége de l'âge, bien enviable cette fois, de l'avoir suivie et goûtée, et nous avons cherché à la caractériser de notre mieux, nous avons même pu nous renseigner exactement sur les habitudes et les relations choisies que M. Ampère eut dans son court passage à Marseille, et jusque sur la demeure qu'il y occupa. Nous croyons être en mesure d'affirmer qu'il avait pris son logement à l'extrémité du boulevard Dugommier, au premier étage de la maison, portant le numéro 25,

où se trouve installée actuellement *la librairie dite provençale* (8). C'est dans cet humble réduit que le jeune philologue médita ces leçons substantielles auxquelles il s'était longuement préparé par dix ans de voyage et de travaux.

M. Ampère vécut à Marseille d'une vie studieuse, donnant beaucoup de temps à la préparation de ses leçons. Toutefois, il voyait quelques amis parmi lesquels nous citerons le docteur Cauvière, Elysée Reynard, MM. Tollon, Borrely, Rey de Foresta. Il fréquenta aussi quelques-uns de nos salons marseillais et noua des relations entretenues et cultivées depuis, de loin en loin, avec un petit groupe d'esprits d'élite qui ont plus vivement ressenti la perte de cet homme rare.

Il y avait alors à Marseille une maison qui semblait habitée par les Grâces, et qui était le rendez-vous de la bonne compagnie. M. Ampère y avait été présenté par un des habitués. Il s'y rendit quelquefois, et il y fit une ou deux lectures qui furent fort goûtées. Sensible au charme des beaux vers, il avait eu de bonne heure un vif penchant pour la poésie, et, quand l'Académie française le reçut dans son sein en 1847, il crut

devoir montrer sous l'érudit le poète, et il laissa échapper de son portefeuille de voyage, des confidences, des souvenirs, des récits en vers qui ont leur charme, mais qui, il faut bien le dire, ne sont pas toujours aussi poétiques que sa prose. M. Ampère avait lu à l'Athénée, en dehors de ses leçons et dans des séances plus intimes, deux pièces de vers de sa composition, il lut dans le salon de Madame D...., une ode de circonstance sur le départ de la flotte française qui allait bombarder Alger. C'est dans cette réunion choisie que M. Ampère, conteur aimable et ayant le goût du monde, s'abandonnait avec plus de familiarité et de naturel à cette causerie franche, spirituelle et vive, toujours exempte de pédantisme, et n'accablant pas ses auditeurs du poids de son érudition dont le charme devait s'accroître encore avec ses études et ses voyages, à mesure qu'il voyait, observait et comparait d'avantage. Le savant et spirituel magistrat de qui nous tenons la plupart de ces intéressants détails, voyait beaucoup alors le jeune professeur de littérature de l'Athénée, il le vit de près et dans le deshabillé des entretiens intimes, souvent, il fit avec lui au clair de lune, aux allées

de Meilhan ou au cours Bonaparte, de ces promenades pleines de charme, que l'attachante conversation d'Ampère faisait se prolonger bien avant dans la nuit; à trente-quatre ans de distance, il a gardé de ces entretiens élevés et solides, un souvenir assez net, assez précis, pour se rappeler qu'un certain soir, Ampère lui fit une analyse complète et détaillée des principales pièces dramatiques de Shakspeare, les divisant et les classant suivant les genres, et qu'il lui traça un plan pour lire d'une manière profitable les œuvres du grand poète britannique dont on parle beaucoup, disait-il, sans l'avoir même un peu lu. Dès cette époque, le jeune magistrat entra en communauté de pensées et de goûts avec M. Ampère, il noua avec lui des relations qui ne se sont jamais interrompues; et il a toujours gardé pour le caractère et l'esprit de cet homme excellent et supérieur cette haute estime et cette sympathie profonde que celui-ci inspira toujours à ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. La conversation d'Ampère, s'il faut en croire un témoin aussi bien autorisé, était gaie, vive, piquante, pleine de saillies et de traits. Il y portait un certain air de

simplicité et de bonhomie qu'il tenait de son père, et qui montrait l'exquise bonté de son cœur. Avec lui on se sentait à l'aise, il n'effarouchait personne par l'étalage de son savoir, et, quand il racontait ses voyages lointains, les dames mêmes avaient du plaisir à l'entendre et le suivaient sans peine. C'est que Ampère était avant tout naturel et vrai, il ne *posait* pas, causait de tout sans prétention, semant la grâce et l'esprit sur tous les sujets. Il possédait à un degré rare l'art de causer, art charmant qui s'en va de jour en jour, et qu'il faisait consister à ne point exercer de tyrannie dans la conversation, mais à savoir à la fois écouter et parler, à laisser parler ses interlocuteurs, à les y inviter, à les y provoquer même. On assure que, vers ces derniers temps, son caractère se modifiant avec l'âge et les événements, avaient pris une teinte légère de misanthropie. Son humeur chagrine s'exhalait en pointes et en malices, et quand on l'amenait sur un certain terrain, il donnait force coups d'épingle et décochait l'épigramme.

Nous ne finirons point cette étude rétrospective, sur un des moments les plus graves et les plus décisifs de la vie littéraire de M. Ampère, sans

consigner ici un fait que nous tenons d'un témoin oculaire, M. B..., membre fondateur de l'Athénée, et l'un des auditeurs fervents de Bérard, de Cauvière, de Dunoyer, d'Ampère et de Moquin-Tandon.

VI

Anecdote intéressante et authentique. M. Ampère, le savant professeur d'analyse et de mécanique à l'école Polytechnique, l'éminent inspecteur général de l'Université profite de sa tournée d'inspection au collége royal de Marseille, pour venir entendre son fils dans une de ses leçons à l'Athénée. Charme et éclat de cette leçon. Émotion contenue du fils. Attendrissement du père.

Les habitués des cours de l'Athénée virent entrer un jour dans la grande salle, au moment où M. Ampère allait commencer sa leçon, un beau vieillard de haute stature, aux larges épaules, à la physionomie originale, dissimulant la profondeur de son regard sous des lunettes vertes et cachant son vaste front sous une énorme perruque. Vêtu de noir des pieds à la tête, il portait à la boutonnière de son frac le simple ruban de la légion-d'honneur. Les administrateurs de l'Athénée, qui étaient présents, le reçurent avec de grandes marques de respect, et lui offrirent une place réservée

qu'il n'accepta point. Le jeune Ampère visiblement ému commença sa leçon, qui, ce soir là, eut un charme imprévu et un caractère plus particulièrement touchant. Facilité de la parole, émotion de l'accent, élévation des idées, abondance des développements, tout, ce jour là, annonça, et fit pressentir le futur suppléant des Fauriel et des Villemain. Jamais le jeune professeur n'avait paru mieux inspiré. Sa parole, où l'on avait surpris parfois de l'hésitation et de l'embarras coulait, dans ce moment plus facile. On avait affaire à un véritable critique alliant à la raison précoce du penseur, l'imagination du poète et l'âme délicate de l'artiste. Quand il eut fini de parler, des applaudissements drus et serrés provoqués par l'enchantement de cette jeune parole, déjà si vive et si pénétrante, partirent de tous les points de la salle; les dames, qui formaient autour de la chaire du professeur une guirlande pleine de grâce, se levèrent émues, et l'ont vit une larme rouler dans les yeux de l'austère vieillard.

Quel était donc ce mystérieux inconnu, si délicieusement remué jusqu'au fond des entrailles, et qui essuyait une larme dans un coin

de la salle, sans prendre part aux manifestations bruyantes de l'universelle sympathie? Pourquoi cette larme, pourquoi cette attention plus recueillie et plus émue, pourquoi cette communication plus étroite et plus intime entre ce jeune homme qui parle et ce vieillard qui écoute? Ah lecteur! Vous l'avez depuis longtemps deviné; cet auditeur silencieux et pénétré, en qui se combattent les sentiments les plus opposés, qui passe tour à tour de la crainte à l'espérance, qui tremble et palpite, et finit par verser une larme d'attendrissement, larme qui ne sera point stérile, c'est le vieil Ampère, l'émule des Biot et des Gay-Lussac, le savant classificateur des connaissances humaines, l'éminent inspecteur général de l'université en tournée d'inspection, qui, pour rester fidèle à ses habitudes, est venu, ce soir là, examiner, juger son propre fils.

Le vieux professeur d'analyse à l'école polytechnique, a douté longtemps de la vocation littéraire de son fils, il voulait faire de lui un savant, un brillant disciple de cette école célèbre où le fils eût trouvé parmi ses maîtres son propre père; le fils, quoique toujours soumis, n'a point cédé

aux vœux paternels, et il a eu raison. L'excuse de sa résistance d'autrefois, il la trouve aujourd'hui dans son triomphe ; et le père abandonnant une illusion longtemps caressée, trahit par des larmes de joie l'émotion que lui cause le premier succès littéraire d'un fils longtemps contrarié dans ses élans vers une vocation irrésistible.

On assure qu'à dater de ce jour, il ne fut plus question de mathématiques entre le fils et le père. Tout désaccord cessa entr'eux sur ce point; le grand mathématicien s'était rendu à l'évidence, la leçon qu'il avait religieusement écoutée ce soir là à l'Athénée de Marseille, avait été pour lui une révélation, il avait enfin compris la véritable vocation de son fils, il ne cessa de l'encourager depuis, et le jeune Ampère put, dès lors, s'appliquer à soutenir et à continuer par des travaux d'un ordre différent, l'éclat d'un nom déjà illustre dans la science.

VII

L'Histoire Romaine à Rome. Plan et méthode suivis par M. Ampère dans cette grande composition historique. M. Ampère s'est arrêté à l'avénement d'Auguste. Caractère de cet ouvrage. Citation. Les autres écrits de M. Ampère. Son active et ancienne collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*. M. Ampère est mort trop tôt et au moment où il allait attacher son nom à une œuvre immortelle. Analogie frappante du caractère et du génie entre le père et le fils, bien qu'ils aient parcouru des routes différentes.

Toutefois, exprimons ici un regret en finissant. M. Ampère travaillait avec ardeur, dans ces derniers temps, à son beau livre de *l'Histoire romaine à Rome*, un dernier chapitre de cet ouvrage considérable paraissait dans la *Revue des deux Mondes*, au moment même ou la nouvelle de sa mort venait consterner le monde des lettres et de la science. Ce livre curieux et original où, pour la première fois, l'archéologie sert de commentaire à l'histoire, eût été sans doute un véritable monument historique, s'il eût été donné à l'auteur de le compléter et d'y

mettre la dernière main ; trois volumes de *l'Histoire romaine à Rome*, ont été publiés du vivant de l'auteur, le quatrième n'a pu paraître qu'après sa mort. M. Ampère s'est arrêté à la mort de Caton d'Utique, il n'a donc écrit que *l'Histoire de la République Romaine*. Nul mieux que lui ne pouvait écrire cette histoire de Rome sous la république, nul n'eût pu mieux que lui la continuer sous les empereurs. M. Ampère s'orientait dans la Rome ancienne aussi bien que dans la Rome actuelle. La connaissance profonde qu'il avait acquise dans ces derniers temps des lieux et des monuments de cette ancienne capitale du monde civilisé éclairait chez lui le sentiment historique. En étudiant au pied du Capitole l'histoire du peuple romain, il l'avait vue sous un jour nouveau. Sur ce sol où il avait longtemps vécu, ou il heurtait à chaque pas le souvenir d'un fait important, d'un événement mémorable, il avait su puiser une intelligence plus nette de la vie de ce peuple interrogé à la fois dans sa topographie, dans son architecture, dans ses tombeaux, ses statues, ses inscriptions mêmes. C'est ainsi qu'à force d'observer et d'étudier les événements sur place, il était

arrivé à les déterminer, à les préciser d'avantage, à les rendre pour ainsi dire visibles et présents.

Tel est le mérite, tel est le cachet particulier de cette histoire savante conçue et exécutée sur un plan nouveau, et où la description exacte des lieux fait mieux comprendre le jeu des institutions politiques, et déroule, pour ainsi, dire aux yeux du lecteur étonné et ému, les débats orageux des Comices et les scènes ardentes du Forum.

M. Ampère, on le sait, s'était depuis plusieurs années retiré à Rome, et y avait, pour ainsi dire, fixé sa résidence d'une manière définitive ; une riche dame française Madame Ch...., avait adouci les rigueurs de cet exil volontaire inspiré par le pur amour de la science, en offrant à M. Ampère la plus charmante et la plus affectueuse hospitalité. L'éminent archéologue était à Rome dans son vrai centre, c'était là son séjour de prédilection ; il connaissait à fond la ville éternelle, et il pouvait mieux que personne expliquer par l'état ancien des lieux, les faits dont ils ont été le théâtre.

Le but de l'histoire étant de nous transporter au sein des faits qu'elle raconte, écrivait-il dans la belle intro-

duction de ce livre curieux, en les étudiant là où ils s'accomplirent, nous sommes plus complètement transportés au milieu d'eux, ils prennent alors une évidence singulière, on voit ce qu'on lit. Est-ce donc la même chose de lire le récit de la mort de Servius Tullius, de la mort de Virginie, du dévouement des Fabius ou de se dire; c'est ici, que suivant la tradition, Tullie fit passer son char sur le cadavre de son père, c'est de ce côté du Forum, près des boutiques qui étaient là, que Virginius frappa sa fille; voilà le chemin que prirent les Fabius pour aller à la porte Carmentale. A qui pourrait-il être indifférent de reconnaître l'endroit par où les Gaulois furent au moment de surprendre le Capitole, de savoir où était le champ de Cincinnatus, où tombèrent les Gracques, où César fut frappé? N'est-ce-pas faire revivre pour soi ces événements célèbres, que de suivre le char de Tullie, les pas de Virginius, le chemin des Fabius, l'ascension nocturne des Gaulois, de visiter Cincinnatus dans son champ, d'accompagner Gracchus dans sa fuite, d'escorter César allant de la Regia, sa demeure, tomber dans la curie de Pompée, peut-être au pied de cette statue qu'on peut voir encore. »

Cette courte citation était nécessaire pour faire comprendre le plan et la méthode historique adoptée par M. Ampère, dans son ouvrage de l'*Histoire romaine à Rome*.

Les événements éclairés, vivifiés par l'étude des lieux, des monuments et des mœurs, tel était l'idéal historique que s'était fait M. Ampère. Muni de ce triple flambeau, il avait dans ces dernières années cherché à pénétrer dans les ténèbres de l'antiquité romaine, à rétablir les origines de Rome contestées par la science moderne, à restaurer ce vieil édifice de Tite-Live, battu en brèche par l'école sceptique de Niebuhr. Remontant même au-delà des temps de Numa et de Romulus, personnages qui n'étaient point pour lui des mythes, et auxquels il restituait leur caractère historique, il avait tenté de faire l'histoire du sol romain avant la fondation de Rome même. L'historien, qui était déjà antiquaire et numismate, avait, pour être plus complet, consenti à se faire géologue. N'est-il point regrettable que la mort soit venu interrompre les patientes recherches, les investigations minutieuses que nécessitait un travail si important et d'une exécution si difficile ? Quelques pages simples et fortes que renferment les derniers chapitres du quatrième volume sur la mort des Gracques, sur le caractère de Caton, présenté comme le type accompli de la

plus haute virilité morale, sur les derniers moments à Rome de la liberté expirante, semblaient faire augurer que M. Ampère retrouverait le pinceau de Tacite pour peindre ces princes, dont les meilleurs tentèrent, dit-il, deux choses impossibles: organiser l'Empire et tuer le christianisme.

M. Ampère a consacré quelques pages de sa remarquable introduction à passer en revue les principales figures de cette période déplorable de la décadence romaine. Auguste, Tibère, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Domitien, Caracalla, Héliogabale y sont définitivement jugés en quelques mots brefs qui sont comme autant de sentences inexorables et sans appel. Les statues, les bustes ou les médailles de ces empereurs que M. Ampère a vus et étudiés attentivement, lui servent à faire connaître leur caractère et leurs mœurs; la dureté ou la difformité des traits trahissent chez la plupart de ces princes la bassesse et la férocité de leurs instincts. M. Ampère a des paroles sévères pour cette triste époque où l'on voit partout cet affligeant parallélisme de l'abaissement des sujets et de l'audace effrénée des gouvernants. « Nerva, écrit, M. Ampère, est le

premier des bons, et Trajan, le premier des grands Empereurs romains. Après lui, il y en eut deux autres : les deux Antonins. Trois sur soixante-dix, tel est à Rome le bilan des gloires morales de l'Empire. »

Nous avons à dessein insisté sur cet ouvrage de M. Ampère, parce que c'est son œuvre dernière, peut être la plus importante, et qu'on peut la considérer comme son testament littéraire. Nous glisserons sur ses autres ouvrages qui sont bien connus des lecteurs de la *Revue des deux Mondes*, où ils ont presque tous été publiés d'abord. Car M. Ampère était, comme MM. Cousin et de Rémusat, un des anciens et des fidèles de cette revue célèbre où se sont formés tant de beaux talents, et où ont fait leurs débuts presque tous les écrivains sérieux et distingués de ce temps. Mentionnons toutefois deux des livres les plus attachants de M. Ampère, ses *Promenades au Mexique*, ouvrage auquel l'expédition récente du Mexique, donne un intérêt d'actualité ; *la Grèce, Rome et Dante, Etudes littéraires d'après nature*. Ouvrage plusieurs fois réimprimé en France, plusieurs fois traduit à l'étranger et où se trouve le mieux

exprimé, selon M. Patin, le tour particulier donné par M. Ampère à la critique, à l'histoire de la littérature.

Le *Voyage dantesque* qui se trouve réimprimé avec des additions dans ce dernier volume, avait d'abord paru séparément sous le nom de M. Ampère; un allemand le publia sous le sien, un italien traduisit à son tour la traduction allemande; or le traducteur allemand ayant dissimulé son usurpation littéraire sous un pseudonyme qui n'avait rien de bien transparent pour le traducteur italien, celui-ci avait cherché à découvrir quel pouvait être l'auteur de ce voyage, et il était arrivé à cette conclusion bizarre, que l'auteur était le prince Jean, roi de Saxe, qui a publié sur Dante de fort estimables travaux. M. Ampère, dans la préface de son livre, a protesté spirituellement contre cette spoliation d'un nouveau genre. « Les écrivains morts, dit-il, auxquels la critique dispute leurs productions, doivent ressentir la contrariété que j'ai ressentie; heureusement pour les critiques qui s'adressent aux morts, ceux-ci ne peuvent répondre, ce qui est d'un grand secours pour les critiques. Peut-être le vieil Homère, s'il lui avait été

donné d'écrire une préface, eût-il pulvérisé ceux qui ont voulu lui souffler l'*Iliade et l'Odyssée*; j'ai sur Homère cet avantage, j'en profite et fort du sentiment de mon identité, je déclare que je ne suis pas le roi de Saxe.»

Le *Voyage dantesque* est une sorte de pieux pélérinage entrepris par M. Ampère aux lieux consacrés par les vers du grand Alighieri. L'auteur suit pas à pas la trace de l'ardent Gibelin dans les villes où il a vécu, à Pise, à Lucques, à Florence, à Vienne, à Pérouse, à Bologne, à Padoue, à Ravenne, guidé dans ses recherches et ses courses par un savant professeur de droit, M. Cappei, et par l'illustre patriote italien Capponi; à ces deux excellents guides, M. Ampère en ajoute un troisième, c'est le livre de la *Divine Comédie*, c'est Dante lui-même qui lui sert de cicérone à travers l'Italie. L'Italie, voilà le vrai cadre de ce grand poème qui se comprend bien mieux en présence des lieux et des objets qui l'ont inspiré. Ce poète, dont la lecture est souvent difficile par suite des allusions fréquentes qu'il fait à des événements assez peu connus gagne à être lu ainsi sur le théâtre même de ces événements, et de même, qu'on sent

mieux la vérité pittoresque et l'exactitude des récits d'Homère quand on a visité la Grèce et l'Asie Mineure, ainsi un voyage en Italie dans la vallée de l'Arno et aux lieux qu'habita ou parcourut Dante est le meilleur commentaire de la *Divine Comédie*.

Admirateur intelligent et sincère du grand poète du XIII siècle, M. Ampère se plaint avec amertume de l'engouement que la foule des profanes et des faux-dévots a montré dans ces derniers temps pour ce beau génie longtemps méconnu. Il n'aime pas à voir son affection pour un auteur qu'il a longtemps étudié et pratiqué, partagée par une foule ignorante et prétentieuse qui ne l'a pas lu, ou l'a mal lu, qui, la plupart du temps, admire sur parole et par ouï-dire, et qui affiche un enthousiasme littéraire qu'elle n'a pas et ne saurait avoir. M. Ampère éprouve un sentiment de pitié analogue à celui des personnes aimant véritablement la peinture ou la musique qui sourient, dit-il, quand certains connaisseurs se placent à contre-jour devant le tableau qu'ils admirent, ou battent à faux la mesure de l'air qui les transporte.

A part l'important travail de M. Ampère sur

l'Histoire littéraire de la France avant le XII^e^ *siècle,* qu'il publia en 1839, et son *Histoire de la formation de la langue française*, où, philologue habile, il semble avoir frayé la route à M. Littré, nous n'avons plus guère de lui que ses *Esquisses du Nord* et des poésies qui sont tantôt des scènes historiques, comme son *César*, tantôt des confidences ou des souvenirs de ses excursions lointaines en Asie mineure et aux bords du Nil, tantôt des essais heureux de traduction des plus beaux morceaux de la poésie scandinave. Son humeur voyageuse et peut être aussi un peu d'inconstance naturelle ne lui ont point permis de rester fidèle à ses premiers travaux de critique, et l'ont empêché longtemps de concentrer ses talents sur un point spécial. C'est seulement dans ces derniers temps que, son esprit ayant pour ainsi dire trouvé sa ferme assiette, il avait cherché, en composant son *Histoire romaine*, à attacher son nom à une œuvre durable, à un monument achevé. Que d'hommes qui restent ainsi supérieurs à leurs œuvres, et que la mort atteint avant qu'ils aient pu dire leur dernier mot! Sans doute, M. Ampère sera toujours placé fort haut dans la littérature du

XIXe siècle; il y sera toujours considéré comme un noble et grand esprit; mais il lui a manqué peut être un peu de cette fixité, de cet esprit de suite qui fait les hommes complets et produit les grandes œuvres. M. Ampère portait dans l'art, la littérature, l'histoire, les antiquités, ce besoin de savoir, cette soif de connaître que son père avait portés dans toutes les routes de la science. Il aimait à voir par lui-même, à saisir sur les lieux la physionomie des races, l'accent des langues, la date et le caractère des monuments, à comparer les mœurs et les religions des différents états sociaux, à en noter les analogies les plus frappantes et les plus saisissants contrastes. La vie s'use vite à parcourir ainsi le monde, à braver les frimats du Nord et les ardeurs du midi, à passer d'une latitude à une autre, du climat de la Norvége à celui de la Sicile, et des rives du Nil aux bords du Niagara; fatigues, périls, privations de toute espèce, tout cela abrége la vie, et l'on meurt quand allait venir l'heure désirée du recueillement et des savants loisirs, rare privilége trop souvent disputé par l'impitoyable mort à des vies précieuses que chacun voudrait voir se prolonger au-delà des limites

ordinaires. On l'a dit avant nous, M. Ampère a trop vu, trop dépensé sa vie au dehors, éparpillé sur trop de points ses facultés et ses aptitudes diverses. Sans doute il rapportait de ses voyages un savoir immense, une érudition abondante dont il donnait la primeur à ses amis, dans des entretiens qui ne s'adressaient qu'à un groupe privilégié; mais la mort est venue le surprendre précisément au moment où il allait faire profiter tout le monde des richesses qu'il avait amassées. Il y avait certainement en M. Ampère l'étoffe d'un historien et d'un critique de premier ordre, et il n'aura été qu'un homme de lettres très-savant, un linguiste et un archéologue passionné, un curieux investigateur des vieux monuments de l'esprit humain et des reliques du passé.

Ainsi son noble père, avide de tout connaître, de tout pénétrer, fut toute sa vie *un savant en quête*, un infatigable chercheur. Esprit d'une immense ouverture, ayant abordé toutes les questions, touché à tous les problèmes, s'étant élevé jusqu'à la philosophie de la science, il manqua peut-être un peu de cette volonté froide qui dirige les recherches scientifiques. S'il eût pu mettre un

frein à ce besoin de découvrir et de connaître, qui l'entraîna en bien des directions différentes, s'il eût été moins distrait en tous sens, s'il eût eu plus d'ordre et de conduite d'esprit, comme l'a dit un critique habile (10), il eût conquis dans la science le rang immortel que lui assignait son génie à côté des grands inventeurs, à côté des Newton, des Laplace et des Cuvier.

VIII

Mort de M. Ampère à Pau, le 27 mars 1864. Transfert de sa dépouille mortelle à Paris. Ses obsèques. M. Guizot prononce son éloge funèbre au cimetière Montmartre. Ses manuscrits. Ses volontés dernières. Son épitaphe composée par lui même. Épitaphe de son père au cimetière de St-Charles à Marseille. Réflexion au sujet des cendres de M. A. Ampère. Marseille se doit de les garder pieusement.

M. Ampère, dans ces derniers temps, était venu demander au climat des Pyrénées le rétablissement de sa santé altérée par des voyages lointains et de continuels travaux; c'est là qu'il est mort, le 27 mars, à Pau, loin de ceux qui l'estimaient, qui l'aimaient, qui pressaient de leurs vœux son prochain retour à Paris. L'homme qui, toute sa vie, avait étudié, écrit, voyagé, est mort en voyage, étudiant encore et pour ainsi dire la plume à la main. La mort l'a trouvé calme, résolu, plein de confiance en la divinité, tranquille sur la destinée future. Un ami intime et plus particulièrement

dévoué a pu arriver assez tôt pour recueillir le dernier soupir du regrettable savant, et lui fermer les yeux ; c'est ce témoin de la dernière heure, c'est M. Cheuvreux Aubertot qui s'est pieusement chargé du transfert à Paris des restes mortels de M. Ampère. Ses obsèques ont été célébrées à la chapelle de la Trinité, rue de Clichy, on a remarqué, dans le cortége qui a suivi sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière Montmartre, presque tous les grands noms de la science, de la politique et de la littérature contemporaine, tous étaient venus rendre un suprême hommage à cet homme aimable et bon, à ce noble esprit, à ce beau caractère estimé et respecté de tous. C'est M. Guizot, (11) une des plus hautes intelligences, une des voix les plus éloquentes de notre temps, qui lui a adressé les derniers adieux au nom de l'Académie française accourue presque tout entière à ses funérailles. Après M. Guizot, M. de Saulcy a exprimé les regrets de l'Académie des inscriptions et belles lettres ; et M. de Loménie a été l'interprète ému de ceux du collége de France où M. Ampère conservait son titre de professeur.

M. Ampère laisse, dit-on, des papiers et des

manuscrits du plus haut intérêt, on cite entr'autres écrits, des souvenirs de l'*Abbaye au bois*, un roman intitulé *Christian*, deux poèmes, *Saint-Paul*, scènes dramatiques, dont le *Correspondant* a publié récemment un fragment remarquable, et *Alexandre* qu'il avait donné pour pendant à son *César*, enfin, la sténographie de ses leçons au Collége de France sur la *Renaissance*. Il laisse aussi de curieux fragments politiques qu'il ne destinait point à la publicité. L'ouverture du testament de M. Ampère a mis en lumière sa croyance en Dieu, sa vénération pour son père, son dévouement à l'amitié, son oubli de lui-même. On y a trouvé ces belles et simples paroles : Je meurs dans la plus humble confiance en la miséricorde divine, et je désire qu'on ne grave sur ma tombe que ces mots : fils de M. Ampère, ami de M^me^ Récamier, de Ballanche et de Tocqueville. Ces trois noms ne résument-ils pas ce qui fut pour M. Ampère l'admiration et le culte de sa vie. M^me^ Récamier, c'est le beau dans l'humaine nature ; Ballanche, le beau dans l'art et la philosophie ; Tocqueville, c'est le beau moral dans la politique et l'histoire. Voilà bien le triple idéal que pour-

suivit Ampère pendant sa vie, voilà pourquoi il est resté attaché de cœur à ces trois êtres d'une organisation supérieure, qui, à ses yeux, personnifiaient cet idéal.

De cette épitaphe que M. Ampère a composée pour lui-même, rapprochons les trois mots qu'il fit graver sur la pierre du cimetière de St-Charles, qui recouvre les restes de son illustre père, mort à Marseille en 1836 :

Il fut bon, simple et grand.

Et puisque le fils nous a conduit à parler du père, car ce sont là deux noms et deux gloires désormais inséparables dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, qu'on nous permette, en finissant, une observation dont l'idée nous a été suggérée par l'homme aimable, spirituel et communicatif, dont les précieux renseignements nous ont aidé à donner quelque attrait à cette faible et imparfaite esquisse. Quelques personnes se souviennent que c'est à Marseille, le 10 juin 1836, que la mort surprit M. A. Ampère, à l'âge de 61 ans, au moment même où il faisait au collége royal sa tournée d'inspecteur général. Usé de bonne heure par d'immenses et continuels

travaux d'esprit, le corps avait été trop faible pour cette grande intelligence qui était alors encore dans la plénitude de sa force, une fièvre subite au cerveau emporta l'illustre savant, qui avait été au collége même, entouré et soigné par tous, dit M. Ste-Beuve, avec un respect filial, mais en réalité loin des siens, loin d'un fils. Le corps de M. Ampère fut inhumé au cimetière de St-Charles où il repose encore sous la pierre d'un monument simple et modeste. Or le cimetière de St-Charles, qui se trouve comme enclavé aujourd'hui dans une ville qui rayonne en tous sens et s'agrandit sans cesse, doit être très-prochainement fermé et abandonné dans l'intérêt de la salubrité publique. Que deviendront les restes de M. A. Ampère, et qui les réclamera aujourd'hui que le fils n'est plus? Ne serait-il point convenable et juste à la fois que la ville de Marseille opérât le transfert de ces précieux restes, et érigeât à ses frais, dans le nouveau cimetière de St-Pierre, un monument simple et de bon goût à la mémoire du savant qui, par ses recherches et ses travaux sur l'électricité, a mis sur la voie de la télégraphie électrique, cette magnifique découverte de la science moderne?

Puisse le vœu (12) que nous exprimons être accueilli favorablement par l'édilité marseillaise ! Puisse-t-il aussi fixer l'attention de MM. Cheuvreux, de Loménie et Daremberg, qui, en leur qualité d'exécuteurs testamentaires du fils, étendront sûrement leur pieuse sollicitude sur la cendre du père, dépôt sacré que la vieille cité phocéenne se doit de garder religieusement.

NOTES.

I

M. Jean-Jacques-Antoine Ampère, mort à Pau, le 27 mars 1864, était né à Lyon, le 12 août 1800. Il était fils de M. André-Marie Ampère, savant français, né en 1775 à Polemieux près de Lyon, et mort à Marseille en 1836.

Voici la liste des ouvrages de M. J.-J. Ampère.

1° *Histoire littéraire de la France avant le* XII *siècle* (1839), 3 vol. in-8°

2° *Histoire de la formation de la langue française* (1841), 1 vol. in-8°.

3° *Littérature, Voyages et Poésie* (1850), 2 vol. in-12°

4° *La Grèce, Rome et Dante*, études littéraires d'après nature (1848), 1 vol. in-8°

5° *Promenade en Amérique, aux États-Unis, Cuba* et *Mexique* (1855), 2 vol. in-8°.

6° *César*, scènes historiques (1859), 1 vol. in-8°

7° *L'Histoire romaine à Rome* (1858-1864), 4 vol. in-8°

8° *Ballanche*, 1 vol. in-12°

9° *De l'histoire de la poésie*, discours prononcé à l'Athénée de Marseille, le 12 mars 1830.

M. Ampère a laissé en outre beaucoup d'œuvres manuscrites.

II

M. Patin, de l'Académie française, a consacré à M. Ampère, dans la *Revue de l'Instruction publique* (n° du 31 mars 1864), un article nécrologique où il a payé à son confrère de l'Académie la dette de l'amitié; l'article est court, mais excellent comme tout ce qui sort de cette plume ingénieuse et savante. M. de Loménie, ami et suppléant de M. Ampère au collége de France, aujourd'hui son successeur, a consacré dans sa chaire de littérature sa première leçon du second semestre à l'appréciation des œuvres, du talent et du caractère de M. Ampère, qui fut à la fois son protecteur, son guide et son ami. La leçon de M. de Loménie a été écoutée religieusement par un auditoire d'élite, où l'on remarquait la plupart des amis et des admirateurs de M. Ampère, accourus pour rendre un dernier hommage à cette mémoire vénérée. La *Revue des deux mondes*, espérons-le, voudra sans doute faire jouir ses lecteurs de ce morceau délicat de critique littéraire, ou plutôt de ce touchant éloge de l'homme qui fut un des plus fidèles et des plus distingués collaborateurs du recueil de M. Buloz.

Cette note était rédigée quand nous avons été agréablement surpris en trouvant dans le *Journal des Débats* (n°s 8 et 9 juin 1864) un remarquable article de M. Albert de Broglie sur M. Ampère.

Cet article assez développé nous a paru une analyse fine et pénétrante du talent de M. Ampère, talent d'un caractère un peu indécis et qu'il n'est pas facile de définir et de classer.

M. Ampère en effet a écrit de beaux vers, par exemple ceux sur Dante, sur Venise, ceux qu'il a dédiés à M. Alexis de Tocqueville ***sur la Démocratie***; et pourtant nul ne s'aviserait de l'appeler un poète de premier ordre, nul ne le mettrait sur la même ligne que Lamartine ou Alfred de Musset; M. Ampère a fait de la critique, mais là encore il a ses maîtres et ses modèles qui vivent encore, tels que M. Villemain ; M. Ampère a fait de l'histoire et pourtant il ne vient qu'après MM. Guizot, Augustin Thierry et M. Thiers. Dans aucun de ces genres il n'est des premiers et des meilleurs, mais dans tous les genres qu'il a abordés et presque dans toute espèce de connaissances il représente le mieux ce qu'on peut appeler par excellence l'esprit littéraire. Il y avait en effet dans M. Ampère plus du véritable lettré que dans bien des versificateurs et des faiseurs de vaudevilles, car l'on ne mérite pas toujours ce titre d'homme de lettres pour savoir enfiler des rimes ou faire dialoguer passablement sur les planches des personnages qui ne sont souvent qu'une brutale copie de la vie réelle. M. Ampère était un véritable homme de lettres; le beau sous tous ses aspects, dans la nature comme dans l'art, dans la poésie comme dans l'histoire, voilà quel était son culte, son admiration. M. Ampère n'avait rien à démêler avec ces prétendus littérateurs, qui, avec une tête vide et un cœur sec, alignent des phrases plus ou moins sonores, il avait la science, il éprouvait l'émotion et il savait communiquer l'une et l'autre à ses lecteurs.

M. Ampère a été donc un véritable lettré, et il l'a été surtout, d'après M. de Broglie, dans celles de ses œuvres dont la littérature n'est point l'objet direct. Les écrits où il se montre le plus original, sont ceux qu'il a intitulés ***Promenades*** ou ***Voyages***. Là où il n'a point d'égal, dit M. Broglie, c'est dans le talent d'animer la plus aride question d'archéologie, de

linguistique ou de géographie, par un mélange d'imagination, d'esprit, de sensibilité même qui la rend non seulement intelligible, non seulement intéressante, mais presque émouvante pour le lecteur.

En sa qualité de linguiste et d'archéologue, M. Ampère était parfaitement à sa place à l'*Académie des Inscriptions*; il n'était pas moins à sa place dans le fauteuil de *l'Académie française*, où il personnifiait admirablement ce côté de l'esprit français, curieux et chercheur, allant à l'aventure, aimant à voir, à observer, à découvrir; prenant quelque chose des lieux qu'il visite, et y laissant son empreinte. M. Ampère avec ses connaissances en linguistique, pouvait être très-utile à l'Académie pour la confection du dictionnaire entrepris enfin par un seul homme M. Littré, qui n'est point encore de l'Académie, et qui refait à lui seul le travail des Quarante. M. Ampère était des plus savants parmi nos lettrés et des plus lettrés parmi nos savants; dans tous ses écrits se montre le sentiment littéraire le plus vif combiné avec l'érudition la plus riche et la plus variée, et je ne veux pas dire seulement l'érudition classique, mais encore cette érudition scientifique qu'il devait aux leçons paternelles, et par laquelle il se tenait toujours au courant et au niveau des progrès et des découvertes de la science moderne.

M. Albert de Broglie cherche à démontrer qu'on a fait à M. Ampère un reproche immérité, quand on a prétendu qu'il avait trop éparpillé ses talents. C'est la partie vraiment neuve de cette belle et consciencieuse étude. Si M. Ampère se fût concentré, comme ses amis le lui conseillaient, s'il eût songé à faire *une œuvre*, comme on dit, il se fût rétréci, appauvri. Ne lui reprochons donc pas trop ses infidélités à sa chaire du Collége de France, à ses premiers travaux de critique et d'his-

toire littéraire, nous y avons gagné ces récits charmants, ces piquants aperçus qui abondent dans les *Esquisses du Nord*, dans *les Promenades en Amérique, à Cuba, au Mexique, dans le Voyage en Grèce et dans l'Asie mineure*. M. Ampère était né pour voyager, c'était en voyage qu'il était surtout lui-même, il a inventé même en littérature un genre inconnu jusqu'à lui, et dont il a donné le modèle dans le *Voyage Dantesque*. Ce genre, c'est le voyage littéraire où le récit de l'écrivain ou du poète se vérifie sur les lieux, le livre à la main.

M. Albert de Broglie nous apprend que M. Ampère aimait à voyager seul, ce qu'il n'a pas toujours fait, puisqu'il a vu la Toscane et la Lombardie avec M. Lenormant et un autre archéologue éminent, M. Jean de Witte; la Grèce avec P. Mérimée, et l'Egypte avec M. d'Artigue. Mais à vrai dire, M. Ampère n'était jamais seul. S'il parcourait la vallée de l'Arno, il avait Dante avec lui; s'il visitait le littoral de l'Asie mineure, c'était Homère à la main; s'il franchissait les cimes des Alpes scandinaves, c'était en compagnie d'Ossian.

Le goût des voyages développa et fortifia de bonne heure chez M. Ampère le talent de la conversation. M. Ampère était cité dans ces derniers temps parmi les causeurs les plus étincelants des premiers salons de Paris. « Quel charme, dit M. Albert de Broglie, de posséder chez soi, entre deux voyages, M. Ampère se posant quelques jours à la campagne. Il arrivait seul, portant tous ses biens dans une petite malle où ses manuscrits et ses livres tenaient plus de place que ses habits. Il vous appartenait tout entier, lui et ses trésors. Avec quelle profusion il vous faisait part de ses idées à peine ébauchées et de ses œuvres inédites, et de ses souvenirs anciens, et de ses acquisitions de la veille, de tout le miel en un mot qu'il avait butiné sur les plages lointaines.»

Nous avons cherché dans ces lignes à donner une idée de cette appréciation noble, élevée, bienveillante de M. Ampère faite par un de ses amis les plus dévoués, et remarquons-le en passant, la critique, qui de nos jours n'a épargné personne, et qui s'est même donné la peine ou le plaisir d'*éreinter* les premiers écrivains de notre temps, la critique, dis-je, a toujours été bienveillante pour M. Ampère. Écrivain charmant, excellent homme, nature exquise, bonne et indulgente pour tous, M. Ampère a toujours trouvé chez les autres non pas l'indulgence dont se passait aisément son mérite, mais une affectueuse et constante sympathie.

Nous ne saurions non plus passer sous silence le beau travail, que vient de publier sur M. Ampère, dans le *Correspondant* (livraison du 25 mai 1864), M. Léon Arbaud, qui a su replacer M. Ampère dans le cadre de ses affections de famille et des illustres amitié qui exercèrent sur sa vie une si puissante influence. L'article de M. Léon Arbaud est intitulé : *Souvenirs*, on y trouve d'intéressants détails de biographie intime et de curieux fragments de la correspondance d'Ampère, avec M^me^ Récamier et Charles Lenormant; nous demandons à M. Léon Arbaud, la permission d'emprunter à son récit les quelques lignes qui se rapportent au passage de M. Ampère à l'Athénée de Marseille :

« Cependant la douceur du climat de Provence, un repos absolu et les soins de la tendresse filiale, avaient presque rendu la santé à M. Ampère. Il était venu avec son fils d'Hyères à Marseille, où les attendait un accueil plein de cordialité et de respect. Cédant aux pressantes sollicitations qui lui furent adressées, J. J. Ampère consentit à faire à l'Athénée de cette ville un cours de littérature, dans lequel, tout en développant avec beaucoup d'éclat ses idées sur la poésie de

tous les peuples, il donna cependant comme cadre à ses leçons les littératures du nord de l'Europe. Les amis du jeune professeur attendaient avec anxiété de savoir quel serait le résultat de ce début. Mme Recamier lui écrivait.

14 mars 1830.

« Il y a des siècles que je ne vous ai écrit et jamais vous « n'avez plus occupé ma pensée. Je me sens une tendre recon- « naissance pour tous les soins que vous donnez à votre « excellent père, je recueille avec bonheur au fond de mon « âme tout ce qui peut encore ajouter à l'opinion que j'avais « de vous, tout ce qui donne de nouvelles raisons de vous « aimer.

« J'aime à m'entretenir de vous avec vos amis; je vois quel- « quefois Sautelet et Mérimée. Le pauvre Sautelet est assez « ennuyé de son procès, quoiqu'il accepte sa situation non « seulement avec courage, mais de très bonne grâce. Nous « touchons au moment de votre cours, cela fait battre le « cœur. Non, assurément, je ne voudrais pas y être, je serais « trop troublée. Vous imaginez avec quelle impatience nous « attendons les détails.

« Vous avez donc été dans le monde ? j'en faisais autant de « mon côté. J'ai été à une matinée chez Mme de Saint-Aulaire « et à un dîner chez Mme de Boigne. J'ai été aussi chez la « duchesse de Raguse ; j'ai revu une quantité de personnes, « que je n'avais pas vues depuis des siècles. Vous n'ima- « ginez pas comme on a été aimable et empressé pour moi; « j'en étais toute étonnée et toute charmée car il me semblait « tout simple d'être oubliée. Voilà les beaux jours qui s'appro-

« chent, les lilas et les roses auront fleuri avant votre retour :
« c'est bien triste. »

Le succès du professeur fut grand : six cents auditeurs lui prodiguèrent des applaudissements enthousiastes, et lui-même eut conscience du talent qu'il porterait désormais dans l'exposition de ses idées et de ses recherches. J. J. Ampère, en effet s'il ne fut pas précisément un esprit *créateur* était par excellence un *initiateur*. Peu de personnes saisissaient avec autant de rapidité, s'assimilaient avec plus de netteté les conceptions les plus diverses, et savaient les mettre en œuvre d'une façon aussi ingénieuse et aussi capable de les rendre fécondes. Il a mis ainsi, soit par ses cours, soit par ses livres, une foule d'idées en circulation.

On comprend quelle joie le succès de son fils dut faire éprouver à l'illustre physicien; l'émotion fut grande aussi à l'Abbaye-au-Bois. M. Lenormant se chargea de l'exprimer au triomphateur.

8 avril 1830.

« Je voudrais vous parler de votre discours, mais vous devez
« être blasé sur les éloges qu'on vous en fait; le mouvement
« n'est plus du centre à la circonférence : c'est Marseille qui
« nous envoie la lumière ; vous serez condamné comme fédé-
« raliste, prenez-y-garde. Je suis d'ailleurs enchanté que vous
« trouviez les Marseillais à votre convenance. Oui, il est
« piquant de passer de Scandinavie à la vue de la mer bleue
« du Midi, il est plus piquant encore que ce ne soit qu'à Mar-
« seille qu'on en parle. Je suis fier d'ailleurs personnellement

« de votre succès, car je suis de ceux qui n'ont jamais douté « du bien que ces escarmouches d'enseignement vous feraient.

« Il faut maintenant que Paris vous envie; vos amis ne « seront pas obligés de répondre de vous ; il n'y a que la « lettre moulée qui fasse un homme. Imprimez le plus que « vous pourrez, tout le cours ou au moins la plus grande partie. « Votre première leçon n'est pas seulement un modèle de « sagacité et d'étendue, le style est excellent, nerveux, souple, « varié, plastique ; vous grandirez à vue d'œil de ce côté en « corrigeant les épreuves.— Ne trouvez-vous pas singulier le « ton de ces gens de Paris qui parlent à un grand homme tout « comme je vous parle?

« C'est toujours une bonne chose pour vous que votre pre- « mier grand succès ait eu Marseille pour théâtre. Vous en « deviendrez plus éclectique, et vous reviendrez à mon Midi, « qui est tout ou presque tout.— Quel éclectisme !

« Vous avez vu les procès du *Globe* et du *National* ; nous « trouvons ici la donnée du *National* désastreuse , mais le « talent de rédaction s'y trouve au plus haut degré. Sautelet « a été devant le tribunal dans une mesure parfaite ; quant « au *Globe* et à Dubois, c'est toujours le paysan du Danube, « mais je crois sa donnée bien plus vraie, et politiquement plus « honnête. — Il y a longtemps que vous m'avez demandé un « panthéon Egyptien; je ne vous avais rien envoyé, attendant « toujours Champollion pour la version définitive. Si vous en « avez encore besoin, je serais maintenant en mesure de vous « transmettre quelque chose de positif.— M. Ballanche a appris « par une lettre de Monsieur votre père que vous aviez dû lire « à l'Athénée la mort de Virginie; le pauvre homme en est « d'un bonheur que je ne puis dire; j'espère que votre élo- « quence lui aura gagné quelques souscripteurs à Marseille.

« — Que pensez-vous d'Hernani ? en avez-vous parlé à vos « six cents auditeurs ? il me semble que c'est à vous de pous- « ser un peu là-bas l'école nouvelle. Sainte-Beuve me paraît « s'être placé bien haut dans ses *Consolations*.

« Adieu, jouissez de votre gloire et n'oubliez pas les obscurs « Parisiens. »

Voilà comment les amis de M. Ampère accueillaient à Paris son beau succès de l'Athénée ; voici maintenant le texte d'un article adressé au *National* où l'on verra comment on savait apprécier à Marseille le jeune lettré que nous avait envoyé Paris.

Nous devons cette précieuse communication à l'exquise obligeance de son auteur qui nous a prié toutefois par modestie, de ne point le nommer. Nous transcrirons donc simplement l'article tel qu'il a été écrit il y a trente-quatre ans en respectant scrupuleusement l'incognito littéraire que l'auteur a voulu garder.

Lettre adressée au rédacteur du *National* à Paris.

MONSIEUR,

« Le cours de littérature que M. Ampère fils a fait avec tant « d'éclat à l'Athénée de Marseille, vient de finir. Le sujet choisi « par lui était l'histoire de la poésie du Nord.

« Il était à craindre qu'un public nombreux ne fût « rebuté par le sujet lui-même, ou n'eût pas assez de sou- « plesse pour comprendre cette poésie sombre et sauvage dans « l'*Edda*, simple et naïve dans les chants populaires, mystique « et rêveuse dans les productions modernes. Mais grâce au

« talent du maître, l'initiation des élèves a été bientôt faite. « M. Ampère a su tout dire, tout faire comprendre en trente « séances, et plus de cinq cents personnes ont assisté à sa der- « nière comme à sa première leçon ; les dames n'ont été ni les « moins empressées, ni les moins fidèles, et le jeune professeur « a pu lire dans de fort beaux yeux toute l'admiration qu'on « avait pour lui.

« M. Ampère a trouvé dans son public, cette intelligence vive « et prompte qui caractérise les méridionaux, c'est à elle qu'il a « bien voulu attribuer ses plus heureuses inspirations. Timide « et presque embarrassé à sa première leçon, il est arrivé bien « vite à la plus grande facilité d'élocution, il a su rendre « l'érudition accessible à tous, et attrayante ; toujours clair, « piquant, spirituel, éloquent même, s'il suffit pour l'être, de « saisir vivement et d'entraîner son auditoire.

« Cet élan sympathique et réciproque entre les élèves et le « professeur est facile à comprendre. M. Ampère unit aux con- « naissances les plus variées le caractère le plus aimable ; à « une époque où les opinions littéraires sont presque aussi « irritables que les croyances politiques, il a su parler avec « indépendance sans blesser aucune susceptibilité ; jamais les « questions qui divisent les littérateurs en France, n'ont été « plus nettement posées. C'est que l'histoire de la littérature « étrangère jette un grand jour sur la nôtre ; on se combat « surtout, faute de s'entendre. Personne n'est mieux à même « de faire cesser cette confusion que M. Ampère. Familier avec « toutes les langues de l'Europe, initié à celles de l'Orient, il « comprend la poésie comme un poète, et possède à un degré « très élevé l'art de la critique. Son *Histoire de la littérature* « *scandinave, ancienne et moderne*, qui doit paraître incessa- « ment, montrera la portée d'un talent si plein d'avenir, qu'il

« regarde comme de simple travaux préliminaires, ce qui suffi-
« rait à illustrer une vie. Le public jugera par les premiers
« matériaux de l'importance du monument que l'auteur élè-
« vera quelque jour à la philosophie de la littérature.

« Différentes traductions ou imitations en vers des auteurs
« qu'il a analysés, ont obtenu les applaudissements les mieux
« mérités deux pièces originales, *Venise* et *le Monument*, lues
« dans une séance particulière à l'Athénée, ont montré, que
« chez lui, le poète égalait l'érudit; la poésie et la science, sont
« loin d'être incompatibles, et nous croyons au contraire
« qu'elles se servent de complément. Le poète appelé à tout
« d'écrire doit tout connaître, et c'est à l'imagination que les
« sciences doivent leurs plus belles découvertes.

« M. Ampère nous a quittés..... Dans sa dernière leçon, la
« plus belle peut-être, après avoir résumé tout son cours, il a
« adressé à ses auditeurs quelques mots d'adieu qui ont fait
« une vive impression. Son départ a laissé parmi nous des
« regrets qui s'adressent à sa personne aussi bien qu'à son
« talent; il nous a humblement promis de revenir dans quelques
« mois nous faire l'histoire de la poésie du Midi, mais il faut
« que son grand ouvrage paraisse, et nous sommes trop amis
« de sa gloire pour retarder à notre profit cette publication;
« le succès qu'il ne peut manquer d'obtenir fera battre bien
« des cœurs à Marseille.

« Heureux l'Athénée qui a fait un choix si distingué.

« Heureux le père qui voit son fils se montrer digne du
« nom qu'il porte, et continuer la plus belle des illustrations
« celle des sciences et des lettres.»

Marseille, 29 juin 1830

III

Le sujet du concours de philosophie était, cette année là, l'énumération des preuves de l'existence de Dieu. Les élèves devaient faire voir que toutes ces preuves reposent sur un seul et même principe qui est le principe de causalité; M. Ampère, qui obtint le premier prix avait énoncé avec rigueur et précision ce principe dans lequel réside toute la force de la démonstration.

IV

Voici les vers que lut Méry le jour de l'installation de l'Athénée dans la salle de la rue Thubaneau. Ces vers sont faciles, colorés, ils ont comme un parfum de terroir. Le lecteur remarquera surtout la dernière strophe dont la pensée et le tour sont des plus heureux.

Restons dans la cité que tant d'azur couronne,
Qu'éclaire un beau soleil, que la mer environne,
Le rivage natal est un si doux lien,
Pourquoi, si tout ici surpasse notre envie,
De relais en relais tourmenter notre vie,
Pourquoi changer quand on est bien?

Toute joie est ici, bains tièdes sur nos plages,
Gais festins sur le roc, parfums de coquillages,
Promenades du soir dans le golfe riant,
Quand l'automne et l'hiver abandonnent la plaine,
Un beau port où janvier rechauffe son haleine,
Sous notre soleil d'Orient.

Et nos toits sous les pins, villas napolitaines,
D'où nous voyons la mer, assis près des fontaines,
D'où l'on entend le cri des lointains nautonniers,
Quand les brises du soir que le flot nous apporte,
Font frissonner d'amour, devant la fraîche porte,
La coupole des marronniers.

Et surtout aujourd'hui que Marseille nouvelle
Dans son éclat antique à nos yeux se révèle,
Et que, vengeant son nom d'injurieux dédains,
Elle prouve qu'aux fils de la vieille Phocée
Athène en expirant a légué son lycée,
Académe ses frais jardins.

Enfin d'autres cités ont la mer pour voisine,
Claires eaux, bois de pins qu'embaume la résine,
Coteaux de thym semés, doux réservoirs de miel,
Mais nous avons de plus sur ces filles de l'onde,
Le plus grand bien que Dieu puisse accorder au monde,
La liberté sous un beau ciel.

V

M. Moquin-Tandon n'avait que vingt-cinq ans quand il vint professer à l'Athénée. Il avait été adressé et recommandé à notre Cauvière par son ami, le célèbre docteur Lallemand de Montpellier, son extrême jeunesse prêtait un charme de plus à ses leçons, on admirait surtout sa méthode et la facilité de sa parole. M. Moquin-Tandon est mort à Paris en avril 1863, nos lecteurs retrouveront peut-être avec plaisir dans cette note les quelques lignes que nous inspira le regret de cette mort inattendue. M. Moquin-Tandon avait à peine 58 ans, quand la mort l'a frappé. Voici la courte notice nécrologique que nous publiâmes dans le numéro du 15 mars du *Nouvelliste* de Marseille, sur ce savant qui cultivait la poésie provençale avec talent et succès, en même temps qu'il publiait sur la botanique et la zoologie des livres qui font autorité dans la science.

Nous venons payer un tribut de regret et de pieux souvenir à un homme éminent par la science, qui, de bonne heure, et au début même de sa carrière, obtint à Marseille un véritable succès d'affection et de sympathie. M. Moquin-Tandon, qui vient de mourir subitement à Paris, était né à Montpellier en 1804 ; docteur ès-sciences à vingt-deux ans, docteur en médecine à vingt-quatre, M. Moquin-Tandon fut nommé d'abord professeur de zoologie à l'Athénée de Marseille en 1829. Le jeune docteur donna, dans cet établissement, toute une série de fortes et substantielles leçons qui furent suivies avec recueillement par l'élite de notre jeunesse marseillaise. La

parole de Moquin-Tandon était claire, lucide, animée, et, bien que le professeur traitât une matière difficile et sans attrait pour les gens du monde, il sut fixer autour de sa chaire bon nombre de membres de l'Athénée que charmait tant de science et de grâce. Moquin-Tandon sut se faire écouter à côté de notre célèbre Cauvière et d'Ampère qui préludait dès lors avec éclat à la carrière littéraire qu'il a si noblement remplie. Plus tard, quand l'Athénée de Marseille vit se fermer ses cours scientifiques et littéraires, Moquin-Tandon fut nommé professeur de botanique à la Faculté des Sciences de Toulouse et directeur du Jardin des Plantes. Il fut pendant douze ans secrétaire, puis pendant trois ans doyen de cette Faculté.

En 1850, le gouvernement le chargea de composer la Flore de la Corse. En 1853, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, et, l'année suivante, il entra à l'Institut comme membre de l'Académie des Sciences, pour la section de botanique, où il succédait à Auguste de Jussieu. Ses nombreux mémoires scientifiques lui valurent, dès l'année 1843, la décoration de la Légion-d'Honneur, et à la mort de Richard, il fut nommé directeur du Jardin des Plantes de la Faculté de médecine de Paris. On a de lui un grand nombre de mémoires sur *l'emploi des sang sues en médecine, sur la pêche de ces annelides*, sur *leur conservation, leur multiplication, leurs maladies, une note sur la consommation des sang sues médicales en France.* On lui doit dans un autre ordre de recherches, la *Monographie de la famille des hirundinées.* Un *Essai sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux, des Recherches anatomicophysiologiques sur l'ancyle* (ancylus fluviatilis), *et une Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviales de la France* (1855). 2 vol. grand in-8° avec atlas.

Un autre de ses ouvrages, publié en 1841, ***Eléments de Tératologie végétale ou histoire abrégée des anomalies de l'organisation dans les végétaux***, a été traduit en allemand, et présenté à l'Institut par Auguste de Saint-Hilaire comme établissant pour la première fois un lien scientifique entre des phénomènes anormaux jusques-là observés et décrits séparément. Ecrivain lucide et élégant, M. Moquin-Tandon est consulté avec fruit par les savants et lu avec plaisir par les hommes qui ne se sont pas appliqués spécialement à la botanique. Tel est le jugement porté sur lui par Auguste de Saint-Hilaire, qui fut son collaborateur scientifique de 1827 à 1831. Comme professeur, Moquin-Tandon, au dire de Vapereau, était doué de la plus heureuse facilité et il joignait à la clarté de la démonstration verbale, une habileté singulière à reproduire sur le tableau. par un dessin simple et rapide, la forme et la structure de l'objet qu'il avait à décrire.

Mais Moquin-Tandon ne fut pas seulement un savant du premier ordre, l'ami et l'émule des Jussieu, des Requien et des Geoffroy St-Hilaire, il fut aussi un homme de lettres distingué, et il écrivit en provençal des bluettes délicieuses où il sut unir la délicatesse du trait à la concision de la forme. L'un des quarante de l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse, il fut un des hommes les plus versés dans la littérature et la langue méridionale. Il inséra dans divers recueils du Midi plusieurs pièces de vers en provençal d'une originalité piquante, et publia à Toulouse en 1836 le *Noyer de Maguelonne (Carya Magalonensis)*, qu'il donna comme l'œuvre d'un ancien troubadour. Cet ouvrage, tiré à cinquante exemplaires lithographiés dorés et coloriés de la main de Moquin-Tandon, parut avec un prétendu *fac-simile* du manuscrit original. Les plus habiles philologues furent dupes de cette supercherie littéraire ; et,

s'il faut en croire M. Vapereau, le savant Raynouard écrivit à Moquin-Tandon pour le remercier de cette utile publication, et lui annoncer qu'il y avait recueilli plusieurs mots qui entreraient dans son lexique-roman, M. Moquin-Tandon donna ensuite une seconde édition de sa légende avec la traduction en regard du texte, et une préface de M. Hippolyte Fortoul qui révélait au public cet ingénieux mensonge.

Quand Roumanille eut, en 1852, l'heureuse idée de faire un recueil des fleurs de la poésie provençale au XIXe siècle, il n'eut garde d'oublier Moquin-Tandon, et le savant membre de l'Institut daigna lui envoyer trois petites pièces que nous croyons devoir placer sous les yeux de nos lecteurs :

LOU PAPIER MARCAT.

Un viel avoucat de Toulousa,
Homme generous, plaidejèt
Per una fenna malhurousa,
Et lou proucès réussiguèt.
La pauro fenna, fort countenta,
De tout soun cor recounouissenta,
Venguet per lou remercia
Et vouié mema lou paga.
— Vole pas res ; es inutile ;
Vostre proucès... era facile !
N'ai prou de vostre gramecis
Toucas la man, aco suffis !
Et nostra vieia lou pressava
Et l'homme de lei resistava...
— Mai au men, moussu l'avoucat,
Que pague lou papier marcat ?
— Lou papié marcat ? Ah ? per moia ;
Lou croumpan en gros, à la fés,
Et nous reven ansin, la fioia,
Presque a pati pata pas res !

LOU CHI GUÉRIT.

Una miola que reguinava
Blasset lou pé drech, de davan,
D'un paure chi, que chingoulava
Tenguen en l'air soun pé sanglan...
Un medeci lou vei, l'emporta
A soun lougis, et l'ou tratet
Talamen ben que se rapporta
Que din yoch jours lou guariguet!
Tout réjoui de l'aventura,
Mettet defora nostre chi..
Dous ans après aquela cura
Prés de sa porta, un ben mati
Entend de bruech : quicon gratava...
Douvris et vei... tout piétadous
Lou chi guérit que ie menava
Un autre chi qu'era bouitous.

L'AIGA BOUILLIDA.

Lou moulinié de Pon-Trincat
Avié sa fenna un pau malauta
D'una frechou din lou coustat
Et souffrissié d'un mau de gauta
Certain douctou que ye venguet
Touquet lou pous et counseillet
A toutes dous... una soupeta!
— Prendres una aiga bouillideta
— Et ma fia qu'es din lou brés.
A de vermes? que ne disés?
— Dounarès à la manideta
Tan ben soun aiga bouillideta.

— Par Diou ! moussa lou medeci
Diguet lou varlet dau mouli,
Vostra counsulta es pas finida :
La roda pot pas pus vira...
S'ensajaven de ye bailla
Una pichota aiga bouillida...

Ces trois morceaux d'une concision exquise pourront, je crois, donner à nos lecteurs une idée du talent remarquable de Moquin-Tandon pour la poésie provençale. Ainsi savait badiner avec une grâce et une espièglerie charmante, à ses heures de loisir, le savant membre de l'Institut. qui, par ses ouvrages et ses recherches scientifiques, a marqué sa place parmi les esprits les plus sérieux de notre temps.

Voici, pour finir, de belles et touchantes paroles que nous empruntons à un discours improvisé par S. E. M. Drouyn de Lhuys, ministres des affaires étrangères, président de la Société Impériale d'acclimatation, en annonçant la triste nouvelle de la mort de M. Moquin-Tandon, vice-président de cette société, dans la séance générale du 17 avril 1863.

« Ai-je besoin de vous retracer le portrait de ce collègue aimé dont l'image est présente à vos esprits comme à vos cœurs ? N'est-il pas là, pour ainsi dire, devant nous ? Ne croyez-vous pas le voir et l'entendre. Il y a peu de jours il siégeait à cette place que j'occupe pour quelques instants, et qu'il savait si bien remplir. Vous rappellerai-je le charme piquant de sa parole, la sûreté facile de son commerce, l'enjouement de son caractère qui présentait un mélange de malice et de bonhomie. Cet esprit à la fois solide et léger, puissant et élastique, avait toujours une allure aisée sans fléchir, sans s'affaisser sous le fardeau d'une vaste érudition. Des connaissances variées

meublaient richement son intelligence et ne l'encombraient jamais. Certains esprits portent des fleurs, d'autres des fruits, celui de M. Moquin-Tandon produisait avec une égale fécondité les fleurs de la littérature et les fruits de la science. »

On trouvera l'éloge historique de Moquin-Tandon par le docteur Joseph Michon dans le bulletin mensuel de la société Impériale Zoologique d'Acclimatation, n° 2, février 1864.

VI

Le mouvement littéraire qui s'opéra sous la Restauration s'était fait sentir sur tous les points de la France. La ville de Marseille n'y resta pas tout à fait étrangère, deux de ses poètes Barthélemy et Méry, avaient de bonne heure conquis une juste renommée, d'autres plus jeunes s'essayaient en silence, sans quitter le rivage natal, ou bien conflaient à la presse locale les essais de leur muse encore timide. Une revue fondée vers la fin de 1828, sous le titre de *Revue de Provence* vint donner à ces tendances littéraires une libre manifestation. MM. Clapier, Aug. Fabre, Polydore Bounin, Paul David, l'abbé Martin, S. Berteaut, y signèrent d'assez remarquables articles. En dehors de cette revue, d'autres jeunes écrivains avaient déjà commencé pour Marseille une sorte de décentralisation littéraire, et Marseille avait sa petite renaissance et sa pléiade composée de Grange, Audiffret, Louis Méry, Burat-Gurgy, Eugène Guinot, L. Reybaud, Léon Gozlan, Gaston de Flotte, Joseph Autran, Adolphe Carle, et de bien d'autres encore; grâce à eux, Marseille allait bientôt tenir un rang honorable dans les lettres et les arts.

Déjà, et même avant ce premier réveil littéraire, dès l'année 1822, des hommes occupant une position sociale élevée, amis éclairés des sciences, avaient voulu former une association dans le but de les cultiver en commun et d'en favoriser la propagation; frappés de l'insuffisance de l'éducation universitaire

d'alors, ils demandaient pour leurs enfants, avec un grand nombre de pères de famille, l'établissement des cours de science les plus nécessaires au complément de leurs études, ou les plus utiles aux professions différentes auxquelles ils sont destinés. On désirait aussi offrir aux jeunes gens, à la fin de leurs études classiques, une réunion qui, en les détournant des lieux ouverts à la dissipation et de la vie d'estaminet, leur permît de passer la soirée d'une manière à la fois instructive et agréable. C'est de cette bonne pensée que devait naître l'Athénée; d'après son programme primitif, l'Athénée devait être institué pour faciliter l'étude des sciences et pour répandre le goût de la littérature et des arts.

Pour atteindre ce but, il devait offrir à ses membres :

1° Des cours de sciences, de littérature et de beaux arts;

2° Une bibliothèque nombreuse et choisie;

3° Des collections et des laboratoires analogues aux cours.

Le but des fondateurs était donc de créer un foyer permanent d'instruction, un centre réel d'enseignement assez semblable à la Faculté des sciences que possède aujourd'hui Marseille, faculté à laquelle sont annexés des cours littéraires et des cours de droit, qui, on le sait, ne sont ni les moins suivis ni les moins brillants.

Les membres les plus éminents de la magistrature, du barreau, de la médecine, du professorat, du commerce, se disputèrent l'honneur de figurer en première ligne sur la liste des fondateurs de l'Athénée. Une Assemblée générale présidée par M. le comte de Villeneuve, alors préfet des Bouches du Rhône, procéda à l'élection des membres de l'Administration, toutes les dispositions étaient prises, tout annonçait la plus complète réussite, quand au lieu d'une autorisation ministérielle impatiemment attendue, on ne reçut du ministre d'alors,

M. de Corbière, qu'un refus formel et non motivé. Il fallut renoncer aux plus belles spérances, une protestation ferme et motivée ne reçut pas même de réponse.

Après six ans de silence, la chute du ministère réveilla le zéle des anciens souscripteurs, une commission provisoire dont la présidence fut confiée à M. Alexis Rostand, un des citoyens les plus recommandables de Marseille par ses lumières et son influence, fut chargée d'adresser au nouveau ministre M. de Martignac, une nouvelle demande d'autorisation accompagnée de toutes les pièces de l'ancienne correspondance avec son prédécesseur. Enfin, après bien des hésitations, le gouvernement parut sentir que des pères de famille, des citoyens honorables étaient d'assez bons juges des institutions qui leur convenaient, et une ordonnance royale, approuvant les règlements de l'Athénée, vint consacrer son existence le 7 décembre 1828. Voici comment était conçu le principal article de l'ordonnance du roi.

ARTICLE PREMIER.— L'association des souscripteurs susdits est autorisée à établir un Athénée dans la ville de Marseille, et à y faire des cours de science, de littérature et de beaux arts, à la charge de se conformer aux règlements présentés par elle ; et, en outre, à la charge que les cours à ouvrir dans l'Athénée et les professeurs qui en seront chargés seront préalablement autorisés par l'Université.

L'article 29 du règlement de l'Athénée était ainsi conçu :

Toute discussion politique est sévèrement interdite, et la Commission apportera ses soins à ce que l'Athénée ne s'écarte point de l'objet pour lequel il est institué et qui est déterminé dans l'article 1er.

Hélas ! l'art. 29 devait bientôt être fort maltraité, l'Athénée avait aussi une intention et un but politique, il allait bientôt

devenir le foyer des élections de 1830, et son secrétaire, Elysée Reynard, devenu depuis maire de Marseille et pair de France, allait en sortir député. Dès le mois de janvier 1829, la commission provisoire de l'Athénée se réunit sous la présidence de M. Alexis Rostand, une première fois à l'hôtel de la préfecture, une autre fois dans la salle du Tribunal de commerce, à l'effet de procéder à la nomination de la commission administrative.

Le dépouillement du scrutin donna les résultats suivants :

Pour la présidence.

M. Thomas, avocat, depuis, député et préfet des Bouches-du-Rhône, 188 suffrages.

Pour la vice-présidence.

MM. Cauvière, docteur-médecin 262.
Borely, (depuis procureur général à Aix) 167.
Bibliothécaire, M. Boissier, } presque à l'unanimité.
Secrétaire » Elysée Reynard, }

MM. Paul Autran et Alban Regny, proposés pour les fonction de trésorier, n'ayant point accepté, on élut à leur place M. Warrain ; quant aux commissaires, voici, par ordre de suffrage, les premiers qui furent nommés :

MM. Frédéric Rabaud.
Perrin-Solliers.
Dunoyer, professeur de philosophie au collége royal, actuellement recteur de l'académie de Nancy.
Jules Julliany.
Combaz, chef d'institution, savant helléniste.
Rambaud.
Chave, depuis, sous préfet.
Vaïsse, actuellement sénateur et préfet de Lyon.

MM. Nègre, avocat.

Sciama.

Gardien.

Paqueron, directeur de la poudrerie, ancien élève de l'école polytechnique.

M. Gardien étant mort sur ces entrefaites, et M. Paqueron ayant été appelé à la direction de la poudrerie d'Angoulême, on appela au sein de la commission les deux membres qui avaient obtenu le plus de suffrages après ces derniers.

MM. Emile Ricard et le docteur Guiaud.

Le bureau de la commission administrative se trouvant ainsi organisé, on vota des remercîments à MM. Alexis Rostand, Borély, Sciama, Bruat et Chassan pour le zèle qu'ils avaient montré dans la commission provisoire, et l'on chercha un local propre à l'établissement de l'Athénée; un grand nombre de maisons furent visitées par MM. les Commissaires, et la préférence fut donnée à celle de M. Léglise, rue de la Darse. C'est le local qu'occupe encore aujourd'hui l'Athénée, et où il semble avoir retrouvé une partie de son ancienne prospérité. Le 11 avril 1829, la Commission se réunit chez son président, M. Thomas, elle y arrêta que les cours seraient professés gratuitement la première année, une exception devaient être faite en faveur de M. Bérard, professeur de l'école de Montpellier, qui consentait à se déplacer pour venir fonder à Marseille la chaire de chimie et de physique, et à qui l'Administration offrait une indemnité qu'elle devait régler ultérieurement d'après la situation de son budget.

Les cours devaient être au nombre de huit savoir :

Cours	de physiologie,	professeur MM.	Cauvière.
»	de droit commercial	»	Vaïsse.
»	de physique et de chimie,	»	Bérard.

Cours	de littérature,	professeur	MM.	Méry.
»	d'histoire,	»		Combaz.
»	d'astronomie,	»		Barthet.
»	de géographie physique,	»		Poirel.
»	de botanique	»		Salze.

MM. Barthet et Salze ayant renoncé à faire les cours d'astronomie et de botanique, leurs leçons furent provisoirement remplacées par un cours de zoologie et d'économie industrielle, dont consentirent à se charger MM. Moquin-Tandon et Dunoyer. En même temps, M. Rousset fut admis comme suppléant de M. Cauvière pour le cours de physiologie. M. Méry étant parti pour Paris, ne fit point le cours de littérature qui fut confié trois mois plus tard à M. Ampère.

La Commission de l'Athénée avait été en butte aux attaques des journaux de la localité au sujet des commissaires qui avaient consenti à se charger d'une chaire, on avait parlé de cumul. C'est ce qui fit dire à M. Reynard dans son rapport :

« Il y a eu de la part de ces estimables membres cumul, il est vrai, mais c'est ici cumul de bonne volonté et de zèle. Certes, par le temps qui court, tout le monde n'est pas avide de cumuler des emplois de cette nature, trop heureux les contribuables, si, dans notre belle France, on ne connaissait aucune autre espèce de cumul ! »

Toute la jeunesse libérale afflua dès l'abord à l'Athénée qui se forma surtout du contingent que lui apporta le café Américain de la rue Beauvau, qui était alors le café du mouvement et où faisaient assaut de verve et d'esprit Barthélemy et Méry, Eugène Guinot, Léon Gozlan, le peintre Portet, Demosthène, Olivier, les frères Prat, etc.. A côté de ce groupe exalté il faut placer un autre groupe plus mesuré, plus calme, le groupe

des savants, des lettrés, des avocats, des professeurs, des commerçants et des industriels.

Ce furent ces derniers qui donnèrent à l'Athénée sa physionomie littéraire, qui, par des dons volontaires, fondèrent la bibliothèque du cercle, aujourd'hui riche de 12,000 volumes, et qui soutinrent et continuèrent les anciens cours, en y faisant des lectures dont la plupart furent fort goûtées. Dans ce groupe il faut ranger MM. Borély, Nègre, Vaïsse, Reynard, Lazare Luce, Tardieu, A. Bazin, Chassan, Drogoul, Dunoyer, J. Juliany, Négrel, Barthet, Feissat, Boulet, Combaz, Guiaud, La Souchère, Salze, Massot, Rousset, Clapier, Rey de Foresta, Rambaud, Tollon, Chirac, Vincent, Berteaut, Estrangin, Marquis, Lagarde, Adolphe Carle, Peyron, Larguier, Luck, Abbadie, Matheron, Pascal Coste, Dufeu, Brun, Chaudoin, le docteur Girard. Jules Roux, Roumieu, Marsseille, qui furent presque tous à l'origine commissaires de l'Athénée. Citons parmi ceux auxquels nous devons la formation et l'accroissement de notre riche collection de livres. MM. Vincent, Marquis, Pons, Henri Luck.

Après les professeurs que nous avons nommés. Il faut citer encore, parmi ceux qui firent des cours à l'Athénée :

MM. Toulouzan.
Santi.
Le Chevalier.
Barthe.
Brizeux.
Le docteur Girard.
Onfroy.
Matheron.
Maccabelly.
Peyron.

Nommons encore parmi ceux qui y firent des lectures, MM. Lagarde, Guiaud, Rey de Foresta, Clapier, Pierre Dufeu, Paul David, S. Berteaut, Taxile Delort, Derbès, Guiran, et dans des temps plus rapprochés de nous, MM. Bénédit, Victor Gelu, Castle, Alexandre Germain, Stanislas David. L'Athénée a dans ces derniers temps, sous la présidence de M. Chirac et sous celle de M. Jules Roux, ouvert ses salons aux premiers artistes de la capitale. On y a entendu successivement MM. Ernst, Vieux-temps, Sivori, Batta, Fumagalli, Seligmann, Prudent, auxquels se joignaient toujours les premiers sujets de notre grand théâtre : MM. Mathieu, Armandi, Ismaël Audran, Meillet, et les célèbres divas ; Mesdames Lafont, Charton-Demeur, Meillet, Baudier, etc., etc., c'est ainsi que l'Athénée d'aujourd'hui se console de temps en temps avec les concerts et la musique, de son passé glorieux, passé regrettable sans doute, mais qui n'a plus de raison d'être aujourd'hui; Marseille, en effet, possède maintenant une faculté des sciences, augmentée de sept cours annexes, qui satisfait largement toutes les exigences et répond à tous les besoins de la grande famille marseillaise.

VII

Nous trouvons l'expression de ces principes dans le discours d'ouverture que M. Ampère prononça à la Sorbonne, en venant remplacer son maître et ami M. Fauriel.

VIII

Nous tenons ce renseignement de M. Antonin Rondelet, l'auteur des *Mémoires d'Antoine*, qui a lui-même occupé ce logement pendant plusieurs années. Il le tenait lui-même d'une bonne vieille dame qui avait loué l'appartement à M. Ampère. Ce même appartement est devenu plus tard le rendez-vous de nos savants bibliophiles marseillais, c'est là que se réunissaient encore il y a quelques années, pour causer sur l'histoire locale et la poésie provençale, MM. Pierre Bellot, Augustin Fabre, Bory, Regis de la Colombière, Henri Luck, etc., etc., singulière destinée de cette demeure, qui, encore aujourd'hui, sert d'abri à une précieuse collection de livres rares fort recherchés des bibliophiles français et étrangers. Nous avons vu nous-même, plus d'un savant bibliophile d'outre-Rhin, venir fureter dans les coins et recoins de cette riche bibliothèque, et y troquer ses billets de banque contre des in-quarto estimés, contre des Elzevir, des Alde ou des Barbou en parfait état de conservation

IX

M. Ampère connaissait à fond les langues anciennes et les modernes. En linguistique, il appartenait à cette grande école où se sont formés MM. Littré, Egger, Renan, il était de la famille des Sylvestre de Sacy, des Champollion, des Abel Rémusat, des Hase, des Boissonade, des Eugène Burnouf, comme eux il avait étudié le grec et le sanscrit, il était comme eux sinologue et egyptologue.

Vers 1842, M. Ampère, de retour d'un long et pénible voyage en Egypte, tomba malade à Marseille, et se vit obligé de s'arrêter une quinzaine de jours à l'hôtel d'Orient, avant de rentrer à Paris, condamné à garder le lit et à se nourrir d'œufs et d'herbages, par suite d'une violente entérite qu'il avait rapportée d'Egypte; il écrivit un mot à M. Norbert Bonafous, alors professeur de rhétorique au lycée de Marseille, pour le prier de lui prêter quelques livres. M. Bonafous s'empressa d'aller voir M. Ampère qu'il avait beaucoup connu à Paris. Il le trouva dans son lit, assis sur son séant, classant, étiquetant un nombre infini de petits carrés de papier, M. Bonafous ayant, sur l'invitation de M. Ampère, ouvert la fenêtre de l'appartement pour renouveler l'air et obtenir plus de lumière, tous ces petits morceaux de papier s'envolèrent, et jonchèrent bientôt le parquet de la chambre, M. Ampère, alors de sauter à bas de son lit et de courir après ces petits carrés que, M. Bonafous aidant, il put bientôt réunir et serrer dans son carnet de voyage. Qu'étaient donc ces précieux petits carrés de

papier ? C'étaient les hiéroglyphes qu'il avait relevés dans ses excursions savantes à l'obélisque de Louksor et dans les environs de Thèbes. Ces hiéroglyphes, M. Ampère les avait expliqués, et son explication s'était trouvée de tout point conforme à celle qu'avait donnée des mêmes caractère le savant Prussien Lepsius, M. Ampère n'avait été en désaccord avec le profond égyptologue d'outre-Rhin que pour un seul caractère qu'ils rapportaient chacun à une classe différente de mots.

M. Bonafous mit à la disposition de M. Ampère sa riche bibliothèque, et lui cita tous les ouvrages rares et curieux dont il avait fait récemment l'acquisition, M. Ampère les connaissait tous, alors il lui nomma un petit livre, un catéchisme je crois, écrit en langue maltaise. Bon cela, fit M. Ampère, envoyez-moi votre catéchisme maltais.

Cette anecdote, qui nous a été contée par le savant professeur de littérature ancienne de la faculté d'Aix, nous révèle bien les goûts et les instincts de curiosité sans cesse en éveil pour l'étude des langues et la recherche des vieux idiomes qui distinguèrent toujours M. Ampère.

X.

Voir dans les *Portraits Contemporains* de M. Sainte-Beuve, la notice sur M. Ampère, le savant mathématicien. M. Littré a également fait une étude excellente sur M. Ampère, dont l'éloge historique a été prononcé à l'Académie des sciences par M. Arago.

Nous ne résistons pas au plaisir de donner ici à nos lecteurs le portrait ou plutôt le parallèle exquis qu'a tracé du père et du fils M. Albert de Broglie.

« André-Marie Ampère, l'illustre physicien, avait à peine vingt-cinq ans en 1800 lorsque vint au monde, dans un village du voisinage de Lyon, Jean-Jacques Ampère, son fils, le littérateur que la France vient de perdre. André-Marie, né dans une humble condition, était alors encore complètement inconnu et tout à fait aux débuts de sa carrière. Il gagnait sa vie en donnant quelques leçons de mathématiques. Marié avec une femme de son âge, pauvre comme lui et son seul amour, ce fut pour soutenir sa jeune famille qu'il sollicita le premier emploi qu'il obtint, et qui lui paraissait le terme de son ambition, la place de professeur de physique au lycée de Bourg. Bientôt la jeune mère mourut, et l'enfant resta l'unique consolation d'un douloureux veuvage. L'éducation de l'orphelin marcha dès lors du même pas que la fortune du père, dont il ne se sépara pas, et dont un développement d'esprit précoce lui permit de

partager de bonne heure toutes les préoccupations. Ils s'emblaient grandir ensemble : celui-ci en stature et en intelligence, celui-là en renommée et en génie. Ensemble ils vinrent à Paris, l'un pour aller recueillir sur les bancs du collége ses premières couronnes scolaires, l'autre pour s'asseoir bientôt sur les bancs de l'Institut. Jean-Jacques obtenait le prix d'honneur de philosophie à la Sorbonne presqu'au même moment où André-Marie mettait le sceau à sa réputation par la découverte de l'électromagnétisme. Entre un père encore jeune et un fils fort au-dessus de son âge, l'association d'idées était de bonne heure devenue complète. Jamais, d'une génération à l'autre, l'affection n'admit tant d'égalité sans nuire au respect. Celui qui les eût vus passer vers 1820, l'un dans toute l'ardeur d'une adolescence déjà mûre, l'autre dans la force d'une maturité encore jeune, aurait pu les prendre pour deux amis.

« L'aspect que présentait ce couple si tendrement uni était pourtant des plus singuliers. Pour un ami véritable, pénétrant dans le secret de leur caractère, plus d'un rapport était aisé à découvrir entre le père et le fils, mais un observateur superficiel n'eût aperçu entre eux que des dissonances, de saillants presque de choquants contrastes. Au dire de tous ceux qui l'ont approché, M Ampère, le savant, n'avait nullement l'esprit étroit qu'on prête aux mathématiciens de profession. C'était, au contraire, une tête puissante où des idées de l'ordre le plus divers pouvaient se remuer à l'aise. Il promenait sur tout l'ensemble des connaissances humaines un regard très étendu. Point de branche des sciences exactes ou expérimentale qu'il n'eût étudiée avec fruit et où il n'eût laissé quelque trace de son passage. On a retrouvé dans ses papiers tout un système de philosophie très bien lié, à la fois profond et élevé, où la prééminence de l'esprit n'est nullement sacrifiée à la pré-

pondérance brutale des faits physiques, ni la certitude intime des croyances morales à la rigueur des démontrations géométriques. Si ce n'était pas un esprit rétréci, c'était encore moins un cœur desséché. Toutes les affections généreuses avaient entrée dans son âme : il avait été amant passionné avant d'être époux fidèle. C'était un ami chaleureux, croyant à l'affection et y répondant avec une naïveté touchante ; un patriote ardent qu'on vit pleurer à la lettre, après Waterloo, sur les malheurs de son pays, un croyant d'une pitié sensible. Mais avec toutes ces qualités qui devaient faire de lui un homme complet et surtout un homme aimable, il demeura pourtant toute sa vie un savant solitaire et sédentaire, cloué dans son cabinet et à son bureau, absorbé dans ses propres pensées jusqu'à devenir fameux par de risibles distractions, poussant la bonhomie jusqu'à la crédulité, souvent obscur dans son langage, gêné dans la société de ses semblables et peu fait par là même pour agir sur eux. Assurément pour la largeur de l'esprit et la chaleur du cœur, l'Ampère que nous avons connu donna de bonne heure tous les signes de la race. Il avait pris avec une égale vivacité à tous les genres d'étude, sciences, lettres, histoire, philosophie. Une curiosité pareille l'engageait dans toutes les voies d'investigation intellectuelle. Nous avons eu sous les yeux une lettre écrite par lui, à l'âge de dix-huit ans, sortant du collége, où il ne se proposait pas moins comme emploi de son hiver que d'apprendre tout ensemble cinq langues et quatre sciences. Mais en même temps le goût très développé de la société, le charme d'une conversation piquante, qui le rendait propre à y procurer plus de plaisir encore qu'il n'en recevait, une ardeur impatiente de parcourir des lieux et de connaître des hommes nouveaux, la physionomie la plus ouverte, l'accueil le plus cordial, un grain de malice perçant

sous la bienveillance, toutes ces qualités, auxquelles aucune éducation ne l'avait préparé, faisaient de lui, dans son apparence extérieure, le contre-pied exact du modèle chéri qu'il n'avait pas cessé d'avoir devant les yeux. »

XI

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant ici le texte de deux des discours qui ont été prononcés sur la tombe de M. Ampère. Nous empruntons ces deux discours au n° du 3 avril 1864 du *Journal des Débats*.

Voici le discours prononcé par M. Guizot au nom de l'Académie française.

« Messieurs,

« Je ne connais rien de plus profondément triste que d'accompagner au tombeau les amis qu'on croyait, qu'on devait croire destinés à nous y conduire. M. Ampère était l'un de ceux sur la sympathie desquels je comptais le plus auprès de mon cercueil, et c'est moi qui suis appelé à exprimer la mienne sur le sien ! L'Evangile a raison : « Veillez et tenez-vous prêts, « car vous ne savez pas quel jour et à quelle heure le Seigneur « vous appellera.» Il y a soixante-quatre ans, M. Ampère naissait, et j'étais près de terminer mes études, ces études qui ont rempli sa vie et tenu tant de place dans la mienne. Vingt ans plus tard, entré déjà depuis quelque temps dans le monde et dans les lettres, je l'y voyais entrer à son tour. C'était un temps de grande et belle activité intellectuelle, un temps où des perspectives nouvelles s'ouvraient, où des idées nouvelles

sur la philosophie, sur la littérature, sur l'histoire, s'élevaient et se déployaient, à l'ombre d'un pouvoir ancien et doux, rajeuni par la liberté. M. Ampère se lança dans ce mouvement avec toute l'ardeur, toute la confiance, toute la sincérité de la jeunesse. Il écrivait dans les journaux, il faisait des livres, il faisait des cours, il causait partout, il causait déjà avec cette verve et cette abondance à laquelle tous ceux qui l'ont rencontré et qui ont vécu avec lui ont dû tant de plaisirs. Encore quelques années, et j'avais le bonheur de l'appeler à la chaire de littérature du collége de France, puis de contribuer à lui ouvrir les portes de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie Française. Mais ni l'enseignement, ni la société, ni les livres ne suffisaient à épuiser la richesse et l'activité variée de son esprit. Dès sa jeunesse et jusqu'à ses dernières années, avec autant d'énergie que de souplesse, M. Ampère a uni la vie errante à la vie studieuse, promenant son insatiable curiosité de Norvége en Egypte, d'Europe en Amérique, avide de tout observer, de tout étudier : les hommes comme les monumens, les sociétés anciennes et nouvelles, les institutions comme les langues, rapportant de ses voyages et de ses études autant d'idées que de faits, et les communiquant, les répandant dans le monde lettré par ses conversations comme par ses écrits, avec un charme inexprimable. Et dans cette vie si active, en même temps qu'il prenait intérêt à tout, il était parfaitement étranger à tout intérêt matériel, à toute prétention ambitieuse; il n'a été l'ennemi ni le rival de personne, et par l'étendue, la liberté, la bonté d'esprit qui lui étaient naturelles, il se faisait partout des amis. Il avait des idées libérales très arrêtées, des sentimens politiques quelquefois très vifs ; mais il n'avait aucune amertume, et dans tous les partis, dans toutes les opinions, à force d'intelligence, d'équité et de sympathie pour le bien, il

savait démêler, admirer et aimer partout ce qu'il rencontrait d'idées justes et de sentimens élevés. Aimable et généreuse nature, qui a reçu sa récompense ! Quelqu'un qui est ici près de moi, un de ses amis et des miens aussi, et des meilleurs, M. Villemain, me disait hier. « Il a remplacé la famille par « l'amitié. » Juste et belle expression, Messieurs, de la manière dont M. Ampère a mené sa vie. Personne, en effet, n'a goûté et fait goûter mieux que lui les biens et les charmes de l'amitié, et c'est au sein de ce rare bonheur qu'il a passé ses dernières années, entouré de soins fraternels et aimé comme il aimait. Quand on s'en va après avoir ainsi vécu, et dans un tel état d'âme, on peut passer sans trouble de ce monde dans le monde inconnu, et du temps dans l'éternité. »

M. de Loménie, au nom du Collége de France, s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs,

« La mission d'exprimer les regrets qu'inspire au Collège de France la perte d'un de ses plus illustres professeurs appartenait naturellement à M. l'administrateur du Collége. Il a bien voulu confier cette mission à celui qui pendant dix-neuf ans avait eu l'honneur d'être choisi par M. Ampère pour le suppléer dans sa chaire, et qui depuis vingt-cinq ans avait eu le bonheur de vivre avec lui dans une intimité dont le souvenir, aujourd'hui si douloureux, ne s'effacera jamais de son âme.

« Accablé sous le poids d'une mort si imprévue, je me sentirais hors d'état de prononcer un long discours, quand bien même des voix plus imposantes que la mienne n'auraient pas déjà rappelé les titres littéraires et scientifiques de M. Ampère.

« Je me bornerai donc à dire quelques mots d'abord, du professeur de littérature dont j'ai été le disciple assidu avant de devenir son obscur suppléant, et ensuite de l'homme privé, qui par les qualités de son cœur était peut-être encore plus étonnant que par les hautes facultés de son intelligence et les merveilleux agréments de son esprit.

« Ce qui distinguait l'enseignement de M. Ampère, ce n'était pas précisément l'éclat oratoire ; mais s'il s'abandonnait peu, dans sa chaire, à l'ardeur naturelle de sa parole; il avait d'autres qualités plus rares peut-être, qui faisaient de lui un professeur de premier ordre. Riche des connaissances les plus variées, familier avec les littératures et les langues les plus diverses, depuis le grec jusqu'au chinois, depuis la langue des hiéroglyphes jusqu'au finlandais, passionné pour les monumens des arts qu'il avait étudiés dans tous les pays et pour les grands tableaux de la nature qu'il avait contemplés sous toutes les latitudes, assez versé dans toutes les branches des sciences physiques pour être au courant de toutes les découvertes et pour les faire intervenir utilement dans le domaine de la littérature, il puisait dans cette érudition presque encyclopédique, animée par la vivacité d'une imagination de poète et par les souvenirs de sa carrière de voyageur, une abondance de rapprochements inattendus et d'idées aussi ingénieuses que profondes et originales. Il résultait de tout cela que ses leçons avaient le rare avantage d'être aussi intéressantes pour les ignorants ou pour les auditeurs médiocrement instruits, que pour ceux-là mêmes qui, ayant étudié à fond le sujet traité par le professeur, s'étonnaient de trouver dans son cours une foule d'aperçus nouveaux qui jusques-là avaient échappé à leurs méditations.

« A cette faible esquisse de la physionomie du professeur,

qu'il me soit permis d'ajouter quelques traits destinés à donner une idée de l'homme à ceux qui ne l'auraient connu que dans le monde.

« Personne n'ignore que M. Ampère avait conquis la réputation d'un des causeurs les plus brillants qui aient jamais figuré dans les salons de Paris. Il y avait en effet un charme extrême dans sa conversation, vive, variée, originale sans aucune prétention, substantielle sans aucune nuance de pédanterie : mais il semble au premier abord qu'un homme recherché comme lui par toutes les personnes qui goûtent les plaisirs de l'esprit, faisant marcher de front, comme lui, les succès de salon et les travaux intellectuels les plus opiniâtres et les plus différens, n'ayant d'ailleurs jamais vécu de la vie d'époux et de père de famille, aurait dû glisser facilement sur la pente de l'égoïsme et devenir une sorte de figure à la Fontenelle, avec plus d'animation.

« Eh bien ! M. Ampère était précisément l'opposé de Fontenelle. Doué du cœur le plus affectueux et le plus tendre, il dépensait dans ses rapports avec ses vrais amis tous les trésors de dévouement qui n'avaient pu trouver leur emploi dans la vie de famille. Le besoin de s'identifier à ceux qu'il aimait, de s'émouvoir de leurs émotions, de souffrir de leurs peines, de s'intéresser à tous leurs intérêts était un des traits les plus saillans de son caractère. Il portait une telle constance dans l'amitié, que tous ceux qui avaient une fois pénétré un peu profondément dans son affection ne pouvaient plus jamais en être exclus. Si, par hasard, des causes graves l'éloignaient de tel ou tel de ses amis, il lui était impossible de substituer à ses anciens sentiments pour eux, non seulement de l'hostilité, mais même de l'indifférence, et s'il parlait d'eux, c'était toujours ou pour les excuser ou pour les défendre. Quant à ceux pour qui ses

sympathies étaient restées intactes, il leur prodiguait un dévouement sans bornes. Il n'avait pas de plus grand bonheur que de lier ensemble ceux de ses amis qui ne se connaissaient point, et il y arrivait en les attirant les uns vers les autres, par des portraits embellis de toute la vivacité de ses sentiments pour chacun d'eux.

« La mesure même de ces affections ordinaires ne suffisait pas à son cœur. Ce cœur si délicat et si chaleureux, uni à une imagination exaltée, avait besoin de s'alimenter d'une sorte d'idéal, qui devenait pour lui le type d'une perfection toute-puissante sur sa vie. C'est un fait assez connu, pour qu'il soit permis d'en parler même ici, que les vingt-cinq plus belles années de cet écrivain si laborieux et de cet homme du monde si brillant, ont été dominées et en quelque sorte gouvernées par l'attachement aussi pur qu'enthousiaste qu'il avait voué à M^me^ Récamier.

« Pourquoi ne dirai-je pas aussi qu'à l'entrée de la vieillesse, il a suffi qu'un jour M. Ampère ait rencontré dans la personne d'une mourante une belle âme prête à s'envoler, pour que le seul souvenir de cette âme angélique, à peine entrevue par lui sur la terre, l'ait décidé à consacrer tout le reste de sa vie à une famille désolée, dont il adoucissait la douleur en la partageant, et qui aujourd'hui le pleure à son tour, comme s'il était le frère de celle que lui-même a tant pleurée ?

« C'est ainsi que les dons les plus élevés et les plus brillants de l'esprit se combinaient chez M. Ampère avec les plus nobles, les plus tendres et les plus poétiques impulsions du cœur ; ils se combinaient également, en lui, avec la candide inexpérience d'un enfant dans les affaires communes de la vie, avec le désintéressement le plus absolu, avec un dédain de l'argent

qu'on peut dire inouï, et enfin avec l'enthousiasme le plus ardent pour les institutions libres et les vertus publiques.

« Qui pourrait s'étonner qu'un tel homme, en disparaissant de ce monde, laisse des regrets éternels à tous ceux qui l'ont aimé ? »

XII

Depuis que nous avons terminé cette esquisse biographique, nous avons été informé que M. Ampère avait, avant de mourir, exprimé le vœu que les restes mortels de son père fussent tranférés de Marseille à Paris et déposés dans le tombeau où il a été inhumé lui-même. M. Ampère qui eut, toute sa vie, pour son père l'attachement le plus tendre et la plus profonde vénération, n'a pas voulu être séparé de lui, même dans la mort. Disons-le du reste ici à l'honneur de l'édilité Marseillaise, d'actives démarches avaient déjà été faites auprès de M. le Maire de Marseille par M. Tollon, ami de M. Ampère, pour qu'un monument fût élevé dans le nouveau cimetière, à la mémoire de l'illustre physicien qui fut l'ami et l'émule de Poisson et de Cuvier ; et ces démarches avaient été accueillies très-favorablement par M. Rouvière Maire de Marseille, qui avait promis d'appeler très-prochainement l'attention du Conseil municipal sur cette question qui intéresse tout à la fois l'honneur et la dignité de notre cité.

Ainsi que nous l'avions prévu, le transfert des restes de M. André-Marie Ampère a été demandé par l'un des amis et des exécuteurs testamentaires de M. J.-J. Ampère, M. Cheuvreux qui a adressé à M. le Sénateur, chargé de l'administration du département des Bouches-du-Rhône, une copie du testament de J.-J. Ampère. Notre Conseil municipal aura donc à statuer bientôt sur cette question.

TABLE.

Pag.

INTRODUCTION..... 7

I. — J. J. Ampère. Regrets qu'a excités sa mort imprévue. Distinction de son esprit, aménité de son caractère. Variété de ses aptitudes. Ses premières études, ses succès de collége, il est de bonne heure présenté par Ballanche à Châteaubriand. Style et couleur de ses premiers écrits. Citation de quelques morceaux empruntés à ses *Esquisses du Nord* : Une Nuit sur le Cattégat, l'Adieu à l'Océan du Nord, les Paysans norvégiens, l'Islande..... 11

II. — J. J. Ampère montre peu de goût pour les études scientifiques qui ont fait la réputation de son père. Ses préférences sont pour la poésie et l'histoire littéraire. Il devient le disciple et l'auditeur de MM. Fauriel, Villemain et Cousin. Esprit de la génération sous la Restauration, le libéralisme en politique, le romantisme en littérature. M. Ampère collaborateur de la *Revue Française*, fondée par M. Guizot, et du *Globe philosophique*, fondé par M. Dubois. Il s'adonne aussi aux excursions studieuses, et il étudie surtout les littératures du Nord. Fondation d'un Athénée à Marseille vers 1829. Extrait d'une lettre de de M. Sainte-Beuve. Lettre de M. Mignet qui propose M. Ampère fils pour la chaire de littérature de l'Athénée, M. Ampère, alors à Hyères avec son père, accepte la chaire qui lui est offerte à l'Athénée de Marseille..... 23

III. — M. Ampère prend pour sujet de ses leçons à l'Athénée l'étude de la poésie scandinave. Son discours d'ouverture. Citation. Empreinte libérale de cette première leçon. Toutefois M. Ampère s'abstient de toucher à la politique. Quels étaient alors ses goûts, ses études de prédilection? Quel était son but en venant professer à l'Athénée? Amitié de M. Fauriel pour M. Ampère. Ce que ce dernier avait vu et appris dans ses récentes excursions en Allemagne, en Danemark, en Suède et en Norvége. Amour pur et désintéressé des lettres qui a toujours distingué M. Ampère..... 31

IV. — But politique des fondateurs de l'Athénée de Marseille. Caractère exclusivement littéraire du cours professé par M. Ampère. Analyse succincte et rapide de ce cours. Les *Eddas*, les *Niebelungen*, les *Sagas*, les chants des scaldes.. — Quelle sorte d'intérêt pouvait avoir alors la littérature scandinave?..... 49

Pag.

V. — M. Ampère est appelé à Paris pour suppléer M. Fauriel dans la chaire de littérature étrangère. Adieux de M. Ampère à ses auditeurs de l'Athénée. Influence heureuse de ses leçons sur les esprits à Marseille. Habitudes et relations choisies de M. Ampère à Marseille. Un salon Marseillais. Lectures poétiques. Charme piquant des entretiens de M. Ampère..... 57

VI. — Anecdote intéressante et authentique. M. Ampère, le savant professeur d'analyse et de mécanique à l'école Polytechnique, l'éminent inspecteur général de l'Université profite de sa tournée d'inspection au collége royal de Marseille, pour venir entendre son fils dans une de ses leçons à l'Athénée. Charme et éclat de cette leçon. Émotion contenue du fils. Attendrissement du père..... 67

VII. — L'Histoire Romaine à Rome. Plan et méthode suivis par M. Ampère dans cette grande composition historique. M. Ampère s'est arrêté à l'avénement d'Auguste. Caractère de cet ouvrage. Citation. Les autres écrits de M. Ampère. Son active et ancienne collaboration à la *Revue des Deux Mondes*. M. Ampère est mort trop tôt et au moment où il allait attacher son nom à une œuvre immortelle. Analogie frappante du caractère et du génie entre le père et le fils bien qu'ils aient parcouru des routes différentes..... 71

VIII. Mort de M. Ampère à Pau, le 27 mars 1864. Transfert de sa dépouille mortelle à Paris. Ses obsèques. M. Guizot prononce son éloge funèbre au cimetière Montmartre. Ses manuscrits. Ses volontés dernières. Son épitaphe composée par lui même. Épitaphe de son père au cimetière de St-Charles à Marseille. Réflexion au sujet des cendres de M. A. Ampère. Marseille se doit de les garder pieusement. 85

NOTES..... 91

ERRATA.

So ciétés, *lisez* : Sociétés, page 9.

Châteaubriaud, *lisez* : Châteaubriand, page 14.

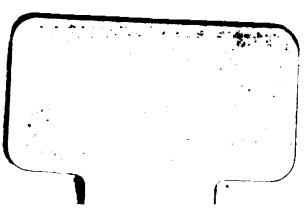
Champollion et le jeune Abel Rémusat, *lisez* : Champollion le jeune et Abel Rémusat, page 39.

Traductions, *lisez* : traditions, page 46.

La dureté ou la difformité trahissent, *lisez* : trahit, page 76.

Illustres amitié. *lisez* : amitiés, page 99.

Les mieux mérités deux pièces, *lisez* : les mieux mérités. Deux pièces.

La poësie et la science, sont, *lisez* : la poésie et la science sont, page 105.

D'écrire, *lisez* : décrire, page 105.